



MYSTERIUM FIDEI

NOUS tenons l'Antique Messe latine pour la parfaite expression liturgique du dogme catholique. Nous croyons que ce Saint-Sacrifice est le grand labeur du Seigneur Jésus, auquel est suspendu le salut du monde. Et nous disons : Non, rien n'a plus d'importance que la Sainte Messe. De son maintien dépend notre vie éternelle. » (CRC n° 33, juin 1970, p. 14) Pas un mot à changer ! en 2021 !

« Nous croyons que notre salut personnel, la vie et la fécondité missionnaire de l'Église, et même l'avenir temporel du monde dépendent d'abord du maintien du Saint-Sacrifice de la Messe. Ce sacrement est l'objet d'assauts furieux tant dans sa définition dogmatique que dans sa célébration liturgique. Il est impossible de ne pas voir que le bouleversement des rites, au rebours de toute restauration ou de tout enrichissement paisible des formes du culte, que la préparation d'une réforme liturgique sous le pape Pie XII annonçait, a pour intention et pour résultat de détruire la foi au Saint-Sacrifice et d'abolir le vrai Culte divin. » (*ibid.*)

À vrai dire, Paul VI n'a pas explicitement, fermement, légitimement ni canoniquement abrogé la coutume millénaire ni les solennelles prescriptions et concessions perpétuelles promulguées par saint Pie V. Notre Messe demeure intangible. Paul VI a donné à l'Église un *Nouvel Ordo Missæ* dont il a voulu la publication et souhaité le succès. C'est tout.

Sans nier que l'ancienne Messe était bonne, Paul VI pensait que la Nouvelle était tellement meilleure qu'elle serait reçue de tous et mettrait fin aux "expériences" des novateurs et consolera vite les "nostalgiques" de la Contre-Réforme tridentine.

Il espérait aussi rallier les "frères séparés" au rit nouveau, en particulier les six "observateurs" protestants attentifs à encourager tout ce qui contribuait à mettre en lumière et à favoriser le mouvement œcuménique. À cet effet, on avait grand soin de ne pas donner trop de relief à la nouveauté, et d'insinuer plutôt que de déclarer clairement la nouvelle définition et le nouvel esprit de ce qu'on nommerait désormais "*la Cène eucharistique*". Une parabole souvent reprise par notre Père, l'abbé de Nantes, à propos de bien d'autres réformes, fait comprendre la manœuvre : le train catholique avait franchi un important aiguillage en 1517, fermant délibérément la voie du luthéranisme

et de sa "Sainte Cène", poursuivant sa marche sur la voie de la Tradition apostolique du Saint-Sacrifice de la Messe. Voilà que la seconde "Réforme", sous de multiples influences et pour des raisons avouées ou dissimulées, fait marche arrière et recule en deçà de l'aiguillage.

Dans cette position de recul, le train est encore sur la voie catholique, mais il est aussi bien sur la voie luthérienne. Dès lors, comment ne pas soupçonner l'aiguilleur de n'avoir ramené le train au kilomètre 1517 que pour le lancer sur une autre voie que celle de la Contre-Réforme, sur la voie de la Réforme luthérienne ?

Le *motu proprio SUMMORUM PONTIFICUM* donné à Rome le 7 juillet 2007 par le pape Benoît XVI, entré en vigueur le 14 septembre, réhabilitait, restaurait l'antique liturgie romaine, après trente-huit ans de proscription ! Article 1 :

« Il est donc permis de célébrer le sacrifice de la Messe suivant l'édition type du Missel romain promulgué par Jean XXIII en 1962 et jamais abrogé. »

On peut dire de cette autorisation ce que l'abbé de Nantes écrivait déjà de l'*Indult pour l'utilisation du Missel romain de 1962*, publié par la Sacrée Congrégation pour le Culte divin en 1984 : elle constitue « un total démenti à quinze ans d'explications et de justifications du bannissement démentiel de l'antique messe romaine par Rome même. Toutes les paraliturgies, toutes les messes réformées, jusqu'aux plus abracadabrantes, jusqu'aux plus scandaleuses, et je n'hésite pas à dire : jusqu'aux plus blasphématoires, et tout simplement aux plus vulgaires, j'entends par là : communes, laides, tiédasses, insignifiantes ; jusqu'aux messes formellement invalides – car il y en eut, de notoriété publique, et il y en a certainement encore –, toutes étaient officiellement permises, ou du moins tolérées sans que jamais leurs auteurs en aient été sanctionnés ni même barrés ou ralentis dans leur course aux honneurs et aux prébendes. Toutes ces messes, ou ces simulacres sacrilèges, allaient dans le sens de la réforme pontificale et conciliaire, s'accordaient avec la doctrine, le culte, la religion réformée de Vatican II.

« La seule liturgie interdite, qui valait à ses sectateurs (!), à ses fidèles, dénonciations hargneuses, mises en retraite, retrait des pouvoirs de juridiction et parfois même du pouvoir d'ordre, était cette messe dite "*de*

saint Pie V”, ou “*de rit tridentin*”, laquelle remonte en sa forme quasi immuable à mille ans et plus avant ce saint Pape et avant ce saint concile de Trente dont on laisse croire qu’elle fut de leur invention. Cette liturgie-là ne cadrerait pas avec la Réforme conciliaire ; y être attaché constituait un aveu suffisant d’irrédentisme, de désobéissance au Pape, de rébellion contre l’Église, bref ! de mauvais esprit, voisin du schisme et de l’hérésie les pires sans doute, au moment où Rome réhabilitait tous les autres.

« Tout était permis à qui changeait, qui bouleversait l’atmosphère, l’esprit, la religion du Saint-Sacrifice de la messe, en même temps que ses paroles et que ses rites. Mais dans cette révolution permanente et cette réforme universelle, il était interdit, pour garder l’atmosphère, l’esprit, la religion de jadis, de tenir fermement aux prières et aux rites de l’antique liturgie romaine, de la Messe traditionnelle. Et on nous serinait, ce qui nous était par trop évident, qu’être pour l’ancienne messe, c’était être contre la nouvelle religion, contre l’Église conciliaire et donc contre l’*“Esprit”* qui y souffle en tempête.

« La Messe de toujours, c’était bien établi, portait le chapeau de la désobéissance et rendait commode la chasse aux suspects puis leur proscription : Quelle messe dit-il ? – Eh bien, qu’avons-nous encore besoin de témoins ! Il mérite la mort... » (“ROME REVIENT”, CRC n° 205, nov. 1984, p. 4)

L’abbé de Nantes comparait cet *indult* de 1984 à la « déstalinisation des années 60 à Moscou », et Jean-Paul II au tyran qui y régnait : « Quand un autre Père des peuples, Khrouchtchev, “*en signe du souci qu’il avait de tous ses enfants*”, concédait à tous les bannis la liberté que, d’ailleurs, leur reconnaissait la Constitution de l’Urss intangible et sacrée. Ceux qui y crurent et pour en jouir firent mille actes d’allégeance au régime (la lettre des tradis ! au pape François) et toutes les autocritiques, confessions et rétractations désirées, se heurtèrent ensuite à tant de barrages et de pièges dressés par l’administration moscoutaire qu’ils se trouvèrent enfin ramenés au goulag, ou contraints à la clandestinité, à l’exil ou à la mort. »

Poursuivant sa comparaison, l’abbé de Nantes prévenait alors qu’il avait fort bien compris la « manœuvre duplice ». Elle consistait, de la part du pape Jean-Paul II, à « attirer à lui tous les innocents qui résistaient encore à son charme pour l’amour de la Tradition et par fidélité à la vraie religion. Leur octroyer la Messe qu’ils aiment, en latin, en grégorien, à condition qu’ils nous tournent le dos et adhèrent à la Réforme hérétique, schismatique et apostate de Vatican II. La Messe vaut bien une apostasie, un ralliement ! Ainsi serons-nous théologiens sans audience (le complot du silence !), prêtres sans ministère, opposants sans voix [...].

« La manœuvre oblique doit aboutir sans aucune condamnation doctrinale (*impossible !*) et par conséquent sans nulle sentence canonique, à notre excommu-

nication de fait, en séparant de nous les derniers fidèles de la Messe et donc de la religion de toujours, par de spécieuses promesses de liberté. »

En un quart de siècle, nous avons vu s’accomplir à la lettre la prévision de l’abbé de Nantes : le pontificat de Jean-Paul II a laminé le traditionalisme.

D’un tout autre esprit était le *motu proprio SUMMORUM PONTIFICUM* de Benoît XVI du 7 juillet 2007 qui semblait répondre aux vœux de l’abbé de Nantes. Celui-ci n’était plus en état de réagir (trois ans avant son *dies natalis*).

BON GRÉ, MAL GRÉ, ROME REVIENT

Sous ce titre, celui-ci écrivait en effet en 1984 :

« Imaginez maintenant que l’Indult ait été rédigé tranquillement par Mgr Mayer [alors pro-préfet de la Sacrée Congrégation pour le Culte divin], en toute sainteté et bienveillance. Il se serait gardé d’interjeter entre la libéralité du Saint-Père et son application toutes ces conditions restrictives (que nous lisons dans *TRADITIONIS CUSTODES* de François), et encore moins d’en livrer l’exécution à l’arbitraire épiscopal. Il y a dans ce texte un remugle de basse police, de vengeance et de guerre civile. » Que nous retrouvons aujourd’hui dans *TRADITIONIS CUSTODES*, de François.

Rien de tel dans le *motu proprio* de Benoît XVI que le pape François vient d’abolir. Fidèle à son dessein de faire prévaloir une « *herméneutique de la continuité* », Benoît XVI décidait ce qui suit :

« *Art. 1 : Le Missel romain promulgué par Paul VI est l’expression ordinaire de la lex orandi de l’Église catholique de rite latin. Le Missel romain promulgué par Pie V et réédité par Jean XXIII doit être considéré comme l’expression extraordinaire de la même lex orandi de l’Église et être honoré en raison de son usage vénérable et antique. Ces deux expressions de la lex orandi de l’Église n’induisent aucune division de la lex credendi de l’Église ; ce sont en effet deux mises en œuvre de l’unique rite romain.* »

Abolissant donc toute disposition contraire, même prise par son prédécesseur, Benoît XVI décide :

« *Art. 2 : Aux Messes célébrées sans peuple, tout prêtre catholique de rite latin, qu’il soit séculier ou religieux, peut utiliser le Missel romain publié en 1962 par Jean XXIII ou le Missel romain promulgué en 1970 par Paul VI, et cela quel que soit le jour, sauf le Triduum sacré. Pour célébrer ainsi selon l’un ou l’autre missel, le prêtre n’a besoin d’aucune autorisation, ni du Siège apostolique ni de son Ordinaire.* »

Et avec peuple ? Aussi ! (*Art. 4*).

La seule exigence est d’éviter la discorde et de favoriser l’unité de toute l’Église (*Art. 5 § 1*).

Et si le curé ne veut pas ? En appeler à l’évêque ! Et si l’évêque ne veut ou ne peut pas ? En appeler à la Commission pontificale *ECCLESIA DEI* (*Art. 7-8*).

L’abbé de Nantes souhaitait alors que tout fidèle puisse demander, « sans qu’on lui doive opposer aucun refus qui ne soit nécessité par de justes et sérieux

motifs, la célébration de messes selon le rit romain ancien en particulier pour les grands événements de la vie familiale, tels que mariages, baptêmes, communions solennelles, funérailles... »

Benoît XVI y consent (*Art. 5 § 3*).

Bien plus : « *Le curé, tout bien considéré, peut concéder l'utilisation du rituel ancien pour l'administration des sacrements du baptême, du mariage, de la pénitence et de l'onction des malades, s'il juge que le bien des âmes le réclame.* » (*Art. 9 § 1*)

« *Quant aux évêques, ils peuvent célébrer le sacrement de la confirmation en utilisant le Pontifical romain ancien, s'ils jugent que le bien des âmes le réclame.* »

Enfin, « *tout clerc dans les ordres sacrés a le droit d'utiliser aussi le Bréviaire romain promulgué par Jean XXIII en 1962* ».

C'est précisément ce que réclamait l'abbé de Nantes en 1984, et nous pouvons dire aujourd'hui que si François avait confirmé et non pas aboli le *motu proprio* de Benoît, on aurait su « alors que l'Église romaine se souvenait de sa “catholicité” et renonçait au *sectarisme* des réformateurs. Et même si les disputes ou divergences dogmatiques n'en auraient pas été abolies, du moins la charité aurait de nouveau brillé de Rome sur tout l'univers... »

C'est pourquoi j'écrivais : « Benoît XVI régnant et le Cœur Immaculé de Marie aidant, il semble que la charité recommence à brûler en effet dans l'Église catholique romaine. Sinon, à qui irions-nous ? Souhaitons aussi que les difficultés éprouvées par certains à accepter ce *motu proprio* démontrent à Benoît XVI que “deux religions s'affrontent dans l'unique Église du Christ” depuis Vatican II, parce que certaines affirmations sont incontestablement en rupture avec “la doctrine antérieure de l'Église” ». Et j'ajoutais :

« Une nouvelle preuve vient d'en être fournie, à son corps défendant, par le Saint-Siège. »

CATHOLIQUE.

En effet, trois jours après le *motu proprio* du pape Benoît XVI, du samedi 7 juillet 2007, la Congrégation pour la doctrine de la foi éprouve le besoin d'affirmer sans équivoque que l'Église catholique, « *gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques en communion avec lui* », est « *l'unique Église du Christ, que nous confessons dans le symbole : une, sainte, catholique et apostolique* ».

Elle le fait en réponse aux « *erreurs et ambiguïtés* » qui ont caractérisé « *la réflexion théologique* » depuis le concile Vatican II. En cinq questions-réponses, comme au catéchisme...

« *Première question : Le concile œcuménique Vatican II a-t-il changé la doctrine antérieure sur l'Église ?* »

« *Réponse* » : Non ! Alors, pourquoi ne pas dire tout simplement que l'Église du Christ est l'Église

catholique, au lieu de « *subsiste dans* » comme le dit la “Constitution dogmatique” *LUMEN GENTIUM* (n° 8) ? Parce que les « *Églises et communautés séparées, bien que nous les croyions victimes de déficiences, ne sont nullement dépourvues de signification et de valeur dans le mystère du salut. L'Esprit du Christ, en effet, ne refuse pas de se servir d'elles comme de moyens de salut dont la force dérive de la plénitude de grâce et de vérité qui a été confiée à l'Église catholique.* »

Dans ce cas, il est à craindre que cette « *réponse* » ne laisse subsister... « *erreurs et ambiguïtés* » dans la mesure où elle semble encore signifier en premier lieu que l'Esprit du Christ rassemble une communauté plus vaste que la communauté catholique, que Dieu seul connaît, et qu'il tient pour sienne (Pape François !). Précisément ce que le pape François proclame aujourd'hui.

En outre, elle laisse entendre que les communautés schismatiques, hérétiques ou excommuniées sont encore des moyens de salut, à cause des richesses chrétiennes conservées, nonobstant leur vice fondamental qui les oppose à l'Église de Jésus-Christ.

Or, Benoît XVI sait pertinemment que ces deux conséquences sont évidemment contraires à « *la doctrine antérieure sur l'Église* », selon laquelle « Jésus n'a voulu et n'a fondé qu'une Église, sur un seul Roc, visible, repérable à tous, inébranlable, qui est Pierre, et cette Église est incontestablement l'Église romaine dont le Pape est le chef. Elle est Une, Sainte, Catholique, Apostolique. Elle seule. Tous ceux qui ont décidé de la quitter, individuellement ou en groupe, se sont séparés de l'Unité, mais l'Unité subsiste sans eux. » (Georges de Nantes, *L'ŒCUMÉNISME CATHOLIQUE, SCHÉMA PRÉPARATOIRE AU CONCILE VATICAN III*, CRC n° 57, p. 12) Benoît XVI le sait, oui ! Il le sait très bien, puisqu'il écrivait en 1996, alors qu'il n'était encore que le cardinal Ratzinger, Préfet de la sacrosainte Congrégation pour (la défense et l'illustration de) la doctrine de la foi :

« *Nous assistons manifestement aujourd'hui à un profond changement de paradigme (pour employer cette expression à la mode). Un abîme coupe l'histoire de l'Église en deux mondes inconciliables : le monde préconciliaire et le monde postconciliaire.* »

« La suite n'ôte rien à la gravité de ce mot, énorme ! d'*incompatibilité*. Ainsi, poursuit notre Père, “pour beaucoup, il ne saurait y avoir de verdict plus sévère que de s'estimer fondé à qualifier une décision de l'Église, une ordonnance liturgique ou une personne de ‘préconciliaire’. La chrétienté catholique se serait donc trouvée dans un état proprement effrayant avant 1965 ?” Mais déjà, lui-même se retire du jeu... Il ne répond pas à la question :

« Comme plus bas, même page, il évoque “la propre connaissance et la propre expérience liturgique de Pie X”, mais pour se permettre, croit-il, d'écrire sans trop de risque : “En Allemagne, Pie X n'est guère considéré aujourd'hui que comme un pape antimoder-

niste”, et déjà à Rome, au Saint-Office, “Pie X” a perdu son auréole et son titre de saint ! C’est dans “UN CHANT NOUVEAU POUR LE SEIGNEUR”. Sous-titré : “LA FOI DANS LE CHRIST ET LA LITURGIE AUJOURD’HUI” (Desclée-Mame, 1996, p. 173-174).

Il dévoile donc toute sa pensée. Qui décide notre Père à le débusquer !

« Ma qualité d’exclu me permet de penser, parler, écrire, dans ma réclusion apparemment perpétuelle, tout ce que je veux sans faux-fuyants (en 1996 !). Eh bien, le cardinal pense exactement ce qu’il dit, mais dans une dialectique que le lecteur n’imagine pas. Voici mon herméneutique de ses précieuses paroles : il y a incompatibilité entre la pensée chrétienne des années 1900-1914, la pensée de Pie X particulièrement, et la pensée actuelle du cardinal et de ses amis qui, de fait, se veulent et sont en vérité modernistes. Mais cette incompatibilité est intéressante, suggestive, édifiante, si on montre la continuité de la *tradition vivante* où apparaît l’identité profonde de la “vie” : la pensée de Pie X répondait aux aspirations et exigences du début du siècle comme la pensée du cardinal Ratzinger répond à celles de notre fin du siècle en voie de renaissance pour le siècle suivant (pour l’an 2000). Alors, sommes-nous satisfaits ? Lui ne l’est tout à fait qu’à condition de tirer la conséquence cachée dans les prémisses : le catholicisme antimoderniste de saint Pie X est rigoureusement impossible à supporter aujourd’hui. Incompatible avec l’esprit moderne, il doit être détruit et ses tenants réduits à l’impuissance. » (AUTODAFÉ, p. 12-13)

Eh bien !

Le *motu proprio TRADITIONIS CUSTODES* du pape François dissipe toute ambiguïté, il s’inscrit clairement dans cette “tradition”... révolutionnaire :

« Article I. Les livres liturgiques promulgués par les saints Pontifes Paul VI et Jean-Paul II, conformément aux décrets du concile Vatican II, sont l’expression unique de la *lex orandi* (la “loi de la prière”) du Rite Romain. »

Une lettre du pape François à ses « frères dans l’Épiscopat » leur donne des explications : « J’ai chargé la Congrégation pour la Doctrine de la Foi de faire circuler un questionnaire aux évêques concernant l’application du *motu proprio SUMMORUM PONTIFICUM* (de Benoît XVI). Les réponses révèlent une situation qui me préoccupe et m’attriste, et me persuade de la nécessité d’intervenir. Malheureusement, l’objectif pastoral de mes Prédécesseurs, qui avaient voulu “faire tout ce qui était possible pour que tous ceux qui possédaient vraiment le désir de l’unité trouvent la possibilité de rester dans cette unité ou de la redécouvrir à nouveau”, a souvent été gravement négligé. L’occasion offerte par saint (sic) Jean-Paul II et, avec encore plus de magnanimité, par Benoît XVI, destinée à retrouver l’unité d’un corps ecclésial aux sensibilités liturgiques diverses, a été exploitée pour élargir les fossés, renforcer les divergences et encourager les

désaccords qui blessent l’Église, bloquent son chemin et l’exposent au péril de la division.

« En même temps, je suis attristé par les abus commis de toutes parts dans la célébration de la liturgie. À l’instar de Benoît XVI, je déplore le fait qu’“en de nombreux endroits, les prescriptions du nouveau Missel ne sont pas respectées dans la célébration, mais en viennent à être interprétées comme une autorisation, voire une exigence de créativité, ce qui conduit à des distorsions presque insupportables”. Mais je suis néanmoins attristé par le fait que l’utilisation instrumentale du Missale Romanum de 1962 est souvent caractérisée par un rejet non seulement de la réforme liturgique, mais du concile Vatican II lui-même, en affirmant, avec des affirmations non fondées et non soutenables (pourtant soutenues par trois “livres d’accusation” laissés sans réponses), qu’il a trahi la Tradition et la “vraie Église”. »

UNAM SANCTAM

« Je suis fils de l’Église, écrivait l’abbé de Nantes en éditorial dès le mois de juillet 1970 (CRC n° 34).

« De l’Église Une Sainte Catholique Apostolique. Fils de l’Église Romaine. Toute autre appellation porte ombrage à la liberté chrétienne et brise la charité catholique. Prisonnier du Christ Fils de Dieu, je veux l’être mais non l’esclave des hommes et de leurs sectes. Église postconciliaire, Église des pauvres, Église du miracle, Église des catacombes, Église souterraine, Église réformée, Église fidèle, Église nouvelle, connais pas ! Tous ces particularismes meurtrissent le Christ qui n’est pas divisé. Il faut renverser les barrières, abattre ces murailles pour que subsistent seules les fermes, les inviolables limites de l’Unique Sainte Église catholique romaine.

« Jésus eut pitié de la foule des pauvres d’Israël qu’opprimaient les sectes. Il venait les délivrer de l’emprise insupportable des théologiens laïcs du temps, les Pharisiens, comme de celle des prêtres licencieux dont il ne critiquait pas les fonctions mais la conduite, les Sadducéens. Et chose digne de mémoire, il voulut ignorer les Esséniens, ces Purs d’entre les purs qui avaient rompu avec la hiérarchie, abandonné la liturgie du Temple, fait scission d’avec le commun du peuple pour subsister comme seule communauté messianique et sauver la vraie religion, avec des visions, dans le désert de Juda, sur les bords de la mer Morte. Lui, Jésus, était déjà et pour toujours l’Unique Bon Pasteur.

« Enfant de Dieu, fils de l’Église, j’ai refusé de tomber dans l’esclavage des hommes et l’emprisonnement des sectes en deux circonstances mémorables, contribuant ainsi à défendre la liberté chrétienne et à sauver la charité catholique. Les deux événements datent de la même semaine de juillet 1969. Ils méritent d’être racontés car ils illustrent et définissent la ligne de crête possible et sûre de notre Contre-Réforme Catholique.

« I. L'ULTIMATUM DU PARTI CONCILIAIRE.

« Le 7 Juillet 1969, m'était envoyé par le cardinal Seper, Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, l'ultimatum d'avoir à me soumettre dans les trois jours au Pape et aux évêques dans une obéissance inconditionnelle et un respect sans limites. Je devais accepter leur Réforme, conciliaire et postconciliaire. Je rétracterais toute critique, en particulier l'accusation d'hérésie formulée contre le Pape et la suggestion que j'avais faite de sa déposition par qui de droit. Il fallait répondre par OUI ou par NON. C'était subir le joug de Vatican II, l'arbitraire de Paul VI et celui de l'épiscopat français, toutes choses qui n'ont rien à voir avec l'Évangile ni avec les Traditions apostoliques. Je répondis NON, le 16 juillet, dans une PROFESSION DE FOI parfaitement claire et complète, que personne ne releva ni n'osa publier dans la presse officielle (relire CRC n°s 23-24-25). Elle demeure pour l'avenir un témoignage de la foi de l'Église croyante face à l'hérésie des hommes de l'Église enseignante. C'est le refus motivé de cette calamiteuse "Réforme permanente" décrétée par le Concile et devenue le Pacte de la Secte qui assume aujourd'hui tout le Pouvoir hiérarchique dans l'Église.

« Ainsi se terminait le Procès qui m'était fait sur ma propre demande, en appel des menaces d'excommunication fulminées contre moi par l'évêque de Troyes. Il fallait savoir si nous avions encore droit au titre de Catholiques, nous qui refusions de toutes nos forces, de tout notre cœur et de tout notre esprit "l'évolution conciliaire". Rome prétendait m'y contraindre arbitrairement. Je refusai. Eh ! bien, malgré qu'on en ait, et le Pape Lui-même, je n'ai pas été condamné. Le fait est là, indiscutable. Je rejette la nouvelle religion, je refuse l'Aggiornamento comme inspiré par le diable, et je n'en reste pas moins fils de l'Église à part entière. La tyrannie des Réformateurs est mise en échec.

« Cependant, le 9 août, une NOTIFICATION du Saint-Office approuvée par le Pape annonçait *Urbi et orbi* ma "disqualification". Là où le Magistère Apostolique n'avait rien pu trouver à condamner, ni erreur dans la foi ni rébellion contre la discipline, l'arbitraire d'un Magistère illégal me diffamait, m'accusant avec mensonge de refus catégorique de soumission et d'erreurs indéterminées concernant "le Concile, l'aggiornamento de l'Église, l'épiscopat de sa nation, les 'hérésies' de Paul VI et l'appel adressé au clergé romain en vue de sa déposition canonique". On en appelait à l'Opinion publique, faute de pouvoir en appeler à l'Autorité de Dieu et des Saints Apôtres Pierre et Paul.

« Il est donc certain que la Contre-Réforme n'a rien de criminel au regard de l'Église Sainte. C'est une doctrine et une action qui ne sont pas condamnées et, soit dit en passant, dont on ne voit pas comment le Magistère pourrait les condamner sans se

condamner lui-même. Mais il est tout aussi certain que la Contre-Réforme est abhorrée par les Réformateurs, Pape, Évêques et prêtres qui la donnent comme injurieuse à leurs personnes et contraire à leurs inspirations prophétiques ou à leurs projets de sauvetage de l'Église. Et de soulever contre nous le populaire...

« C'est ce que Nos Seigneurs les Évêques objectent aujourd'hui à nos amis venus les informer de la fondation de Cercles de Contre-Réforme dans leurs diocèses. Ainsi Mgr Mouisset le 12 juin, en première page des *NOUVELLES DE NICE* :

« À propos de la "Contre-Réforme Catholique" et de l'abbé Georges de Nantes.

« "Plusieurs prêtres et fidèles du diocèse ont reçu une lettre circulaire de l'abbé Georges de Nantes se félicitant de la création à Nice d'un Cercle diocésain de la Contre-Réforme catholique. La lettre précise, et c'est vrai, qu'une délégation de membres représentatifs de ce Cercle m'a rendu visite, que je l'ai reçue personnellement et qu'elle m'en a déclaré l'existence et les intentions."

« "Ce que la lettre ne précise pas, c'est ma réponse à cette délégation. Je l'ai mise en garde contre le danger qu'elle court à suivre l'abbé Georges de Nantes, qui est 'suspens a divinis' dans son diocèse de Troyes et qui, à ma connaissance (*DOCUMENTATION CATHOLIQUE* n° 1548 du 5 octobre 1969) a refusé de signer la formule de rétractation qui lui avait été demandée par la Sacrée Congrégation de la Foi (ex-Saint Office). Je n'ai, pour le moment, aucune raison de condamner le Cercle que veulent fonder quelques chrétiens du diocèse, mais je jugerai, du point de vue de la foi, ses activités. Nice, le 2 juin 1970. Jean Mouisset, évêque de Nice. »

« Si Mgr Mouisset juge le Cercle du point de vue de la foi, fort bien. Il n'aura pas à s'en plaindre et nous le félicitons d'exercer sur ses diocésains son Magistère ordinaire. Mais pourra-t-il s'empêcher de le juger et de le condamner du point de vue du Pacte Réformateur de Vatican II ?

« Quant à Mgr Pirolley, évêque de Nancy, il vitupère nos amis. Publiant la déclaration du Conseil Permanent de l'Épiscopat, il conclut : "Je souhaite que les quelques fidèles, abusés, sollicités, tentés par les apprentis-fondateurs de Contre-Église – sous prétexte de Contre-Réforme – entendent les avertissements que leur donne ce texte. Et n'hésitent plus à se ressaisir" (*NOTRE ÉGLISE*, 28 juin). Ainsi des évêques de Dijon, Reims, Valence, etc.

« Eh bien, non ! En toute vérité comme en toute justice, Contre-Réforme n'est pas Contre-Église : Nous pouvons être d'Église en toute tranquillité de conscience, nous qui sommes de Contre-Réforme, et même en démontrant chaque jour que c'est la Réforme de l'Église qui est contre l'Église !

« Pour nous, prisonniers du Christ mais libres de tout esclavage humain, nous demeurons dans l'Église, opprimés, vexés, calomniés sans doute, mais notre

essentiel est sauf. Nous n'avons qu'à prier Dieu d'abrégier notre épreuve, en l'acceptant avec patience, selon Sa Sainte Volonté.

« II. L'APPEL DE LA DISSIDENCE.

« Le 21 juillet, dans la même semaine où j'envoyais ma PROFESSION DE FOI à Rome, un groupe de prêtres survint le soir à la maison Saint-Joseph. Ils venaient me solliciter d'entrer en dissidence avec eux. D'une part ils affirmaient avec raideur la déchéance du Pape et des Évêques, pour hérésie notoire et formelle, *ipso facto*. Il n'y avait plus d'Église officielle. D'autre part ils invoquaient le besoin des âmes, la détresse spirituelle des fidèles ne trouvant plus nulle part de vrai prêtre pour les baptiser, marier et confesser. Je devais consentir à exercer comme eux un ministère sacerdotal sans juridiction canonique, et clandestin...

« J'ai dit non. Avec la même assurance que j'avais dit non à l'ultimatum de Paul VI. C'était là, venu d'un autre côté, encore un outrage à l'Esprit-Saint, un désordre dans la foi, un péché contre la charité catholique. Ils prétendaient l'Église romaine hiérarchique, abandonnée par Dieu. Ils voyaient l'Église fidèle réduite à de rares îlots subsistant au milieu d'un monde apostat. En eux l'esprit de secte reparaisait comme dans leurs homologues et adversaires, réformateurs. Je leur opposais à eux aussi l'Église Une et Sainte, indéfectible. Ils en riaient avec mépris. Nous nous quittâmes fâchés. Un seul d'entre eux, de retour au Mexique, ayant rendu compte de cette conférence à sa communauté sacerdotale, m'écrivit sur son ordre une admirable lettre de rétractation, m'affirmant sa détestation du schisme et sa pleine communion avec notre foi en l'indéfectible Église romaine.

« Qu'il est donc difficile de rester catholique tout simplement, sans hérésie ni schisme, sans isolement sectaire, à l'heure de cette Réforme ! Et je prévoyais que, révoltés pour nos évêques et pour Rome, nous paraîtrions bientôt des ralliés et des traîtres à ceux dont nous aurions fait échouer la dissidence. Cela n'a pas tardé...

« La question cruciale du *Nouvel Ordo Missæ* allait être pour ce lobby schismatique l'occasion de se manifester et d'entraîner à la révolte les fidèles écœurés par la très mauvaise et très suspecte invention de nos Réformateurs. La secrète passion du schisme clandestin devait empoisonner dès le premier jour un débat difficile et pousser les prêtres et les fidèles aux partis extrêmes, les uns à la révolte totale, les autres à la plus aveugle soumission.

« Ceux qui déjà avaient prononcé secrètement la déchéance de Paul VI et de nos Évêques, tenant l'Église hiérarchique pour abandonnée de Dieu, eurent envie d'en trouver une nouvelle et saisissante preuve dans l'hérésie de la Nouvelle Messe et se hâtèrent d'en conclure à son invalidité. Ils se permirent de l'interdire aux fidèles et cherchèrent à les attirer à leur suite dans "les catacombes" où ils célébraient la "vraie" messe certes, mais dans un esprit schismatique.

« Fermes dans notre foi, nous avons procédé à l'inverse. Sûrs des intentions malignes de ses fabricants et de ses tendances hérésiantes, nous avons trouvé cette Messe nouvelle fort mauvaise. Mais quant à sa validité discutée, nous avons soumis notre jugement à celui de l'Église infaillible et nos amis ont eu bien tort de voir là un appel à l'idée démocratique et à la loi du nombre ! C'était tout simplement l'exercice de la vertu de foi. Car il est impossible de mettre en doute la validité d'une Messe promulguée par le Pape, reçue par les Évêques et pratiquée par toute la terre sans conclure à l'erreur universelle de la Hiérarchie catholique et donc à la faillite de l'Église visible du Christ. Et cela, nous ne le ferons jamais. Ce serait renier notre Mère.

« Si les pêcheurs en eaux troubles du schisme intégriste n'étaient pas intervenus dans ce débat, jetant le désordre parmi nous, il aurait été très embarrassant pour les Réformateurs de voir se dresser contre eux une Contre-Réforme insoupçonnable de schisme, tenant cette nouvelle Messe de leur invention pour mauvaise quoique valide. Relativement mauvaise, puisque le Sacrifice du Christ s'y effectue en toute sa réalité sacramentelle. Absolument mauvaise pourtant dans son rapport à l'Antique Messe Romaine qu'elle défigure et qu'elle doit injustement supplanter. Je pense qu'il aurait été impossible aux schismatiques de la Réforme d'imposer cette douteuse Cène eucharistique, polyvalente, protestante, moderniste, au peuple chrétien tout entier si les schismatiques de la Dissidence n'en avaient fait l'occasion de leur inacceptable contestation antipapale.

« Alors, de ce côté-là aussi j'ai été... disqualifié, et de manière aussi grossière et mensongère que de l'autre. On a écrit, on m'a dit en face que je m'étais vendu à Rome, par le cardinal Daniélou !... et que j'allais être évêque en paiement de ma trahison. Juste Ciel ! Comme quoi l'esprit de secte sévit parallèlement d'un côté et de l'autre, avec la même aveugle passion. C'est au détriment de l'Église. Car elle est UNE là où elle est SAINTe, dans la virginité de sa foi. Mais elle est SAINTe là seulement où elle est UNE, dans la communion de sa charité dont le Cœur est à Rome, auprès du Vicaire du Christ, Paul VI, si mauvais soit-il mais légitime, comme sa Messe, dans l'attente de son retour à la pleine conscience de sa fonction suprême.

« L'ÉGLISE EST L'AMOUR MÊME ! »

« Plus nous allons, plus nous souffrons des contradictions qui déchirent l'Église, et plus il nous semble que nous l'aimons dans son Mystère. "*Hélas ! gémissait déjà sainte Catherine de Sienne, combien ne voient dans l'Église que le vêtement du dehors, c'est-à-dire la substance temporelle. Combien peu y cherchent le fruit du Sang divin et comprennent que l'Église est l'Amour même !*" Non l'Église de la Réforme ni l'Église de la Révolte : l'Église Catholique ! »

Frère Bruno de Jésus-Marie.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2020

LA RELIGION CATHOLIQUE DE LA PHALANGE

PREMIÈRE PARTIE : POINTS 1 À 15

NOTRE Phalange, fondée en 1984, est aujourd'hui un vaisseau de pleine mer qui a essuyé de nombreuses tempêtes et soutenu de durs combats. Forts de cette expérience et sur la directive donnée par notre Père en 1997, nous avons entrepris de reformuler les 150 Points de la Phalange, sous le regard de l'Immaculée. D'abord notre ÉCOLOGIE COMMUNAUTAIRE (*IL EST RESSUSCITÉ* n°s 214, 215, 217), puis LA PHALANGE ROYALISTE (n°s 219, 220, 222).

La sainte Règle des Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur précise dans cet esprit : « *La Très Sainte et Immaculée Vierge Marie est la véritable Générale et Protectrice de notre Ordre, depuis que notre Père lui "a passé la main" en la fête de l'Immaculée Conception de l'an de grâce 1997.* » (addenda n° 1)

Après avoir visité, au camp Notre-Dame de Fatima 2019, la "cathédrale de lumière" que nous avait laissée notre Père (*IL EST RESSUSCITÉ* n°s 202, 203), construite avec les retraites, cours magistraux, conférences d'actualités, sessions, camps et inépuisables enseignements des "logia", nous sommes parvenus au moment d'ajuster et de cimenter le chef-d'œuvre, à la gloire de Marie, la cathédrale NOTRE-DAME DU ROSAIRE, selon le Nom de l'Immaculée, révélé de sa bouche le 13 octobre 1917 à Fatima.

Toute cette doctrine nous jette dans l'exultation. Car « nous sommes, disait notre Père, les héritiers d'une civilisation, d'une religion, d'une mystique absolument incomparables, prodigieuses, uniques au monde », dont il fut lui-même l'inlassable prédicateur malgré tous les obstacles que lui opposaient les forces de l'enfer.

**POINT 1 : AU NOM DU PÈRE ET DU FILS
ET DU SAINT-ESPRIT,
PAR VOUS IMMACULÉE CONCEPTION...**

« *Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par vous Immaculée Conception, notre Mère à tous à jamais.* » D'emblée, cet ajout à la formule traditionnelle du signe de croix est le rappel de circonstances très particulières pour la Phalange et comme un stigmate des épreuves endurées. Notre Père l'a voulu dans l'esprit de notre consécration à l'Immaculée Conception :

« *Elle est notre Mère à tous : ceux qui étaient nos amis et qui ne le sont plus, ceux qui sont revenus ou qui sont toujours nos ennemis. Ils sont tous enfants de cette Vierge Marie, et ils sont tous recommandés [à sa Médiation] par notre affection fidèle, sincère car nous les aimons tous, même nos ennemis et cela pas un jour ni deux, mais à jamais !* » (*LOGION*, 6 septembre 1997)

Placée en frontispice de ces 150 POINTS, c'est Elle, l'Immaculée, qui se trouve ainsi *comme la garante de notre fidélité à l'Église*, principe et fondement de notre adhésion à la Phalange : « *Ego promitto fidelitatem.* »

C'est ce qui distingue le phalangiste : « Il est d'Église en tout lui-même, et phalangiste avec honneur, avec bonheur », écrit notre Père.

Il y a deux mouvements, dès ce premier point, qu'il faut comprendre pour en savourer la richesse : il y a le *don de Dieu* d'une part, qui est premier, auquel répond d'autre part la *volonté irrévocable* de fidélité du phalangiste à ce don de Dieu, par grâce :

« C'est par une volonté souveraine de Dieu, mystère de prédestination... », selon laquelle « *c'était en moi sans moi* », par le baptême qui m'a fait enfant de Marie : « *Dès lors, comme l'enfant connaît d'abord sa mère, apprenant d'elle à se tourner vers son père, la première personne qui se penche sur l'âme du baptisé, c'est la Vierge Marie, et il adhère à cette Mère Immaculée avec l'élan spontané d'un enfant de la grâce.* »

Paragraphe 2. Ce ruissellement de bienfaits surnaturels lui est advenu comme le rayonnement du collier de perles précieuses qui pare cette divine Mère, « *Créature parfaite, inaccessible au mal, à la chair, au monde et à Satan, touchante par sa beauté et sa grâce, sa tendresse et sa douceur, sa virginité, sa ferveur et sa piété, compagne de Dieu aujourd'hui et de toute éternité, Elle tient visiblement la place de l'Esprit invisible qui l'habite et la remplit de ses sept dons. Elle est la Porte du Ciel, par où tout catholique entre dans la vie intime des Personnes divines, dans cet échange d'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit que les théologiens nomment circumincessante charité.* »

« *Le phalangiste trouve donc dans sa consécration à l'Immaculée la plénitude du sacrement de son baptême, la valeur absolue de son existence, le ressort de ses actions, et la fin ultime de ses affections.* »

Ainsi le jour où il adhère à la Phalange, une grâce advient au phalangiste, surnaturelle, de fidélité à l'Église et de dévotion à la Sainte Vierge. Les deux ne font qu'un, participent du même élan.

Notre Père disait que la marque du Saint-Esprit, qui ne trompe pas, c'est qu'il fait aimer ce qui est catholique.

Paragraphe 3 : *« Enfant de Marie, le phalangiste appartient à l'Église, Épouse de Jésus-Christ. »*

Aussitôt, parce que ce livre n'est pas une œuvre banale, ce n'est pas un recueil de vérités universellement reconnues, il va tout de suite à des choses disputées et pourtant indiscutables :

« Catholique de naissance ou de conversion, mais toujours de tradition,... »

« Très important ! insistait notre Père, tout le reste de ce point va le montrer. Même si nous sommes catholiques parce que nos parents nous ont fait baptiser très tôt – ce qui correspond à catholique de naissance humaine –, nous sommes de naissance surnaturelle : c'est un prêtre qui nous a baptisés, c'est l'Église qui nous a enfantés. »

« Notre catholicisme, même si nous y venons par conversion, est toujours un enfantement de notre être spirituel par l'Église et par le Christ. Donc, c'est une docilité fondamentale, car si vraiment je suis un homme sans père et sans mère, je peux me dresser dans mon orgueil de m'être réalisé par moi-même, en autodidacte. Mais, en religion, on n'est jamais autodidacte, on est toujours disciple, on est toujours serviteur, on est toujours ouvert aux autres. »

« C'est ce qui fait de notre religion une religion

de docilité à l'Église. » Ce Point 1 est un résumé des différentes obligations, ou plutôt des éléments constitutifs de la vie chrétienne.

L'objectif, *« l'unique but de tous nos travaux »* indiqué par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, est le *« CIEL »*.

Paragraphe 4 : *« Le phalangiste est surnaturel parce qu'il ordonne sa vie terrestre selon la gloire du monde d'En-Haut ; parce qu'il juge des temps actuels par la tradition du passé où parurent les mystères constitutifs du salut [Création – chute originelle – Rédemption par l'Incarnation du Verbe et sa mort sur la Croix, Résurrection] ; parce qu'il ne trouve pas ici-bas de demeure permanente, mais qu'il attend, dans l'au-delà de la mort et de l'histoire, l'avènement du Royaume éternel, en plénitude. »*

Un mot inscrit à la plume en marge de son premier exemplaire par notre Père exprime l'exigence de ce premier point : *« Tiède s'abstenir. »*

C'est pourquoi le plan de ces trois premières conférences sur les cinquante premiers points *catholiques*, va se diviser comme suit : dans une première conférence, nous allons tâcher de faire ressortir la richesse de compréhension du Mystère divin à laquelle était parvenu notre Père. La deuxième conférence dénoncera les ennemis que la Phalange est appelée à affronter, la troisième indiquera les armes avec lesquelles elle combattrait, et l'espérance qu'elle entretient du triomphe promis au Cœur Immaculé de Marie.

LE PLAN DU SALUT

POINT 2 : NOTRE TRÈS CHÉRI PÈRE CÉLESTE

« Le phalangiste sait, de certitude naturelle absolue, que Dieu existe, infiniment parfait, infiniment bon, infiniment aimable parce que l'existence, l'ordre, la beauté et la bonté de l'univers le démontrent lumineusement. »

C'est l'enseignement de saint Paul rappelé par le premier concile du Vatican, et contredit par le deuxième ! Que Dieu existe est évident, tout homme le sait naturellement, et il faut vraiment s'aveugler pour le nier :

« Cette connaissance n'est pas une idée a priori, un sentiment vague ou ineffable, une certitude dite morale, une croyance traditionnelle ou une foi humaine : c'est le premier et le plus pur fruit de la sagesse métaphysique, accessible à toute intelligence droite et attentive. »

C'est l'intuition de l'être qui ouvre l'esprit à la contemplation du monde qui nous entoure :

La saisie immédiate de l'être des êtres, du fait de l'existence de toutes les choses contingentes, très vite se double d'une intuition esthétique : c'est beau ! cet arbre, ces roses...

Cette intuition est une *« saisie de la beauté infinie*

qui transparaît dans le monde sensible et spirituel », sur le visage des saints. Ainsi le visage magnifique de notre Père reflétait-il toute la beauté spirituelle de son âme.

« Le phalangiste croit en Dieu », puisqu'il ne le voit pas, il croit par *« un acte surnaturel de pleine adhésion »* comme un fils s'abandonne avec pleine confiance à son Père. Voilà notre religion !

Cet acte de foi conduit à l'enthousiasme mystique :

« Ce mysticisme est le premier sentiment du phalangiste et engendre en lui l'adoration de son Dieu, l'admiration... » de notre très chéri Père Céleste. Cet amour est tout à fait fondamental pour le phalangiste. Et notre Père s'attachera toute sa vie à faire connaître et aimer ce très chéri Père du Ciel ! qui a lui-même un secret, un amour...

POINT 3 : L'IMMACULÉE CONCEPTION

« Dieu est amour », nous dit saint Jean (1 Jn 4,8), et l'objet de cet amour... est la Personne de l'Immaculée que Dieu a *« conçue »* dans sa Sainteté, à l'origine des siècles. Ce n'est pas une *« tocade »*. C'est une vérité révélée :

« *Les scribes inspirés, auteurs des livres de Sagesse de l'Ancien Testament, ont perçu cette présence féminine, auprès de Dieu, préparant la venue du Fils de Dieu et de l'Esprit-Saint sur la terre, créée avant les siècles, mystérieusement préexistante auprès du Dieu créateur : "Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue."* (Pr 8, 24) »

« *C'est pourquoi le Bon Dieu, dont l'Amour infini se porte de toute éternité sur l'Immaculée, veut que nous commencions par nous consacrer à Elle, si nous voulons lui plaire à Lui.* » (paragraphe 4)

Comme disait le Père Kolbe : « *Si vous voulez faire quelque chose, il faut vous consacrer à la Sainte Vierge, à l'Immaculée, parce que c'est elle qui règne sur le Cœur de Dieu.* »

Et donc c'est Elle qui écrase la tête du Serpent.

VICTORIEUSE DE TOUTES LES HÉRÉSIES.

POINT 4 : CONTRE LES IMPIES, LES ATHÉES, LES AGNOSTIQUES

Tout ce que nous entreprenons de bâtir se trouve mis en question injustement, absurdement et d'une manière blasphématoire par les impies, par les athées, par les agnostiques.

Les impies sont souvent des gens qui ont été baptisés, qui ont eu la foi, qui sont des renégats, des apostats. Mais même s'ils ont appartenu à quelque religion que ce soit, en venir à dire que Dieu n'existe pas, se déclarer athée ou impie c'est-à-dire mépriser les commandements de Dieu et faire comme s'il n'existait pas, et même, ce qui est plus rare, être agnostique, c'est-à-dire prétendre qu'on ne peut pas savoir si Dieu existe ou n'existe pas, ce sont des erreurs telles qu'elles bouleversent l'ordre de la société, parce que l'existence de Dieu est une vérité « *sociale, certaine et universelle* ».

Il est donc naturel et normal qu'une société civilisée reconnaisse Dieu et interdise toute expression d'athéisme ou d'agnosticisme comme un sacrilège, comme une insulte à Dieu.

L'agnosticisme est une impiété moderne toute fondée sur le scepticisme de Kant. Emmanuel Kant est un philosophe redoutable. Son épistémologie est corrosive, et conduit à une sorte de suicide de l'intelligence qui s'interdit d'aller au-delà des phénomènes sensibles, au-delà de l'univers de nos sensations, sinon pour avoir des idées *a priori*, et Dieu ne compte pas parmi les idées *a priori*. Mais remède au kantisme la philosophie d'Aristote et de saint Thomas.

S'y ajoute notre propre philosophie, apprise d'un maître qui a fait faire un progrès à la philosophie. C'est un don de Dieu, une grâce, une lumière que nous avons reçue, sous le nom de transphysique, qui

est une métaphysique relationnelle. Alors qu'Aristote et saint Thomas ne discernent dans l'univers que des substances séparées les unes des autres, qui n'ont de relations qu'accidentelles, secondaires, sachant pourtant que, en Dieu, l'Être subsistant, la foi nous révèle la distinction de trois Personnes définies par des relations.

Quant aux êtres contingents, ils sont eux-mêmes tout entiers suspendus à Dieu, par la relation d'origine qu'est la création.

Nous sommes créatures de ce Dieu, de JE SUIS, qui est le Nom propre de Dieu révélé par lui-même à Moïse au Sinaï. Notre relation d'origine à notre Créateur nous apprend que nous sommes tout entiers dans les mains de Dieu, que Dieu est notre cause et que Dieu est notre fin. Cette filiation se double de relations à l'humanité que Dieu a voulues, en nous faisant naître d'un père et d'une mère. C'est ce que nous appelons les relations « *constitutives* » ; et comme non seulement nous sommes nés d'un père et d'une mère, mais un jour nous nous marierons pour enfanter à notre tour, ces relations constitutives se doublent de relations historiques qui dessinent tout notre destin.

Selon cette métaphysique, il est impossible à l'homme de se faire Dieu, il est même impossible à l'homme de faire de l'univers un dieu, à lui seul, contrairement au panthéisme. L'homme et l'univers sont tout entiers reliés à Dieu, de telle sorte que l'univers est absolument religieux.

D'où la fin de ce point 4, fruit pour chaque phalangiste de cette métaphysique relationnelle de notre Père, condensé décisif d'antidote au culte de l'homme :

Paragraphe 5 : « *Dans le faisceau de ses relations constitutives et historiques à ses parents, à sa patrie et au monde, le phalangiste saura reconnaître l'intention paternelle de JE SUIS son créateur qui définit sa vocation la plus personnelle. Dans la fidélité pleine d'amour aux liens qui le définissent, comme dans sa libre générosité, créatrice de nouvelles relations, elles-mêmes procréatrices de nouvelles vies, il donnera toute sa mesure, ne se rendant pas un culte à lui-même, impie et anarchique, mais servant la convivialité des créatures et leur communion avec Dieu par la médiation de l'Immaculée. Telle est pour le phalangiste la vraie dignité et valeur de chaque personne humaine, participant ainsi par son service de ses proches au grand dessein de vie et d'amour de JE SUIS.*

« *Aussi longtemps que dans le monde Dieu et l'Immaculée ne seront pas connus, adorés, aimés, servis et glorifiés, l'humanité errera malheureusement à la recherche de son âme, de son centre, de sa fin.* »

Après cette première partie, contemplative, qui place l'intelligence du phalangiste en présence de la création, les points suivants traitent du dessein de Dieu dans cette création, de son action visible dans l'histoire, objet de la Révélation proprement dite.

POINT 5 : UNE HISTOIRE ORTHODROMIQUE

Et pourtant, ça commence mal : la créature est singulièrement souillée par le péché originel dès ses premiers pas.

Paragraphe 3 : « *Le mal est entré dans le monde et avec lui la souffrance et la mort. Mais Dieu conduit l'histoire...* » et promet un salut « *par la semence de la Femme* », donc d'une Vierge, de LA VIERGE.

Il est évident que ce monde n'est pas parfait. Il accomplit cependant une évolution dominée souverainement par Dieu. Mais combien de gens s'impatientent !

Ce « *problème du mal* », comme ils disent, scandalise nos contemporains. Mais « *le vrai mal, le seul mal est le péché, dont tous les autres maux découlent* ». D'où l'humilité foncière du phalangiste :

« *Laissant "le problème du mal" en suspens, le phalangiste refuse la tentation de s'ériger en juge et en adversaire de Dieu, et de tenir pour injuste et intolérable tout désordre ou toute peine, pour scandaleuse toute inégalité.* »

Notre Père stigmatisait, en conclusion d'une retraite de Semaine sainte, ces gens qui disent : « Dieu n'a pas le droit. » Eh bien si ! Il a le droit, et la preuve qu'il a le droit c'est qu'il le fait !

« *Aussi, le phalangiste consent au dessein de Dieu avant de le connaître par sa recherche de la force axiale de cette évolution inscrite dans l'histoire universelle par son Créateur. Car celui qui contemple tout ce qui est et ce qui doit être de notre univers, son horlogerie astronomique, son foisonnement biologique et sa chaotique histoire humaine, jusqu'aux hasards de l'individuelle existence quotidienne, s'éprend nécessairement d'un amour total de la Volonté divine sur le monde, accompagné d'un désir véhément de la voir se réaliser et, plus encore, de la décision d'y coopérer lui-même de toutes ses forces. Il se satisfait et rend grâces de sa part d'être et de sa destinée, et n'aura de cesse de conformer la trajectoire de sa vie personnelle à cette orthodromie générale pour y trouver sa vocation, sa place dans le monde, et son salut.* »

Notre Père expliquait dans un de ses commentaires :

« Cette marche nous fait prendre en patience nos maux, au lieu qu'une vue statique, philosophique et athée de l'existence ferait la liste des imperfections actuelles du monde pour conduire à une sorte de révolte prométhéenne contre Dieu. De là à détruire toute religion sous prétexte de bâtir un monde parfait, il n'y a qu'un pas et il est vite franchi. »

POINT 6 : LA RELIGION DE L'ALLIANCE

La réponse de Dieu à ce "problème du Mal" n'est pas de tout changer d'un coup de baguette magique ! c'est beaucoup plus lent, plus profond.

« *La religion de l'Alliance* » est la tentative de séduction de l'humanité pour la ramener laborieusement à son Créateur.

Le déroulement de l'Histoire sainte laisse voir la manière de procéder du Bon Dieu. La familiarité de Dieu avec Adam étant brisée, l'Alliance est reconstituée en Noé, brisée et reconstituée encore en Abraham, et sa descendance jusqu'à Joseph, fils préféré de Jacob qui installe la famille, les douze tribus, en Égypte avec l'autorité que lui donne Pharaon : « *Ite ad Joseph.* » Les siècles passent. Devenus esclaves des Égyptiens, les Hébreux sont délivrés sous la conduite de Moïse par miracles et à bras étendus...

Paragraphe 3 : « *L'Alliance mosaïque consacre l'élection d'Israël...* »

Alliance conditionnelle, dont ils s'avéreront incapables de remplir les conditions, mais Dieu le savait bien. Il ne les avait pas choisis parce qu'ils étaient les meilleurs, mais en vue de l'avènement du Messie par qui le salut parviendra aux multitudes, c'est-à-dire à la terre entière, y compris au peuple juif.

Le crime d'Israël est de s'être prévalu de son élection pour faire obstacle à Dieu, même avec l'avènement de Notre-Seigneur, le Sauveur attendu !

Par une perfide inversion de l'esprit prophétique ancien, le judaïsme rabbinique n'a pas voulu reconnaître l'accomplissement de l'antique Alliance dans le Christ-Jésus, Notre-Seigneur. C'est pourquoi, le judaïsme est aujourd'hui un rameau mort de la divine orthodromie.

Une étude scientifique du Coran, menée avec la rigueur de la méthode critique en usage dans l'étude de la Bible, conduit à conclure que « *l'auteur du Coran a détourné au profit d'Ismaël l'alliance nouée avec Abraham en faveur d'Isaac* ». Le « monothéisme » musulman, foncièrement antitrinitaire, est donc "antichrist", puisqu'il ignore la rédemption apportée par Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Judaïsme rabbinique et islam sont les deux branches mortes de cette religion de l'Alliance nouée par Dieu dans l'Ancien Testament.

Le point suivant rétablit le tronc vivant de l'Arbre de vie.

POINT 7 : LE CANTIQUE DE LA FEMME

Notre Père nous a appris inlassablement à lire l'Écriture sainte pour y discerner les figuratifs du dessein plénier de Dieu accompli par le Nouveau Testament. Il y a donc dans ces différents récits et prophéties une progression, une montée vers l'accomplissement des temps par l'avènement du Messie. Et cette attente est accompagnée tout au long des siècles d'une préfiguration mystérieuse de cette "Femme" qui, en vertu de la malédiction divine fulminée sur le serpent, doit lui écraser la tête et mettre au monde le Sauveur.

Paragraphe 1 : « *Les figures de femmes bénies de Yahweh abondent dans toute la Bible, depuis Sara jusqu'à Élisabeth, dévoilant peu à peu le plan divin en donnant le jour aux envoyés de Dieu par miracle de grâce, en vue de la naissance du Messie* » du sein d'une « *Vierge bénie de Dieu entre toutes les femmes* ».

Paragraphe 2 : « *Sous le symbole biblique d'une mystérieuse Colombe, elle est l'Épouse du Roi, du Messie, du Dieu d'Israël qui en loue lui-même la beauté depuis le récit du Déluge jusqu'au Cantique des cantiques et dans les psaumes. L'histoire du peuple d'Israël, où elle a élu domicile, est comme une flèche de lumière dont l'aboutissement est Jésus-Christ, conçu du Saint-Esprit, né du sein de cette Vierge, son sanctuaire prédestiné, nouvelle Ève de ce nouvel Adam, sa parfaite compagne, pleine de grâce et coopératrice du Seigneur Dieu Paraclet !* »

Paragraphe 3. C'est un mystère d'alliance conjugale : « *Le prophète Osée avait, le premier, comparé la tendresse de Dieu pour son peuple à un amour d'homme pour sa femme, mais pour reprocher à Israël son infidélité criminelle.* »

Et mettre en valeur cette seule Alliance, qu'il a en vue de toute éternité, avec cette fine fleur d'Israël : *l'Immaculée Conception*, la bienheureuse et toujours Vierge Marie, pour l'Incarnation de son Fils qui sauvera une multitude.

LE VERBE S'EST FAIT CHAIR.

POINT 8 : JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU FAIT HOMME

Le phalangiste apprend de l'Ange de Fatima à redire inlassablement jusqu'à son dernier souffle : « *Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et qui ne vous aiment pas.* » Qui est l'objet de cet acte de foi, d'espérance et de charité ? « *Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Dieu lui-même, né de la Vierge Marie selon la chair, mort sur la Croix pour nos péchés, ressuscité des morts et assis à la droite du Père, d'où Il viendra juger les vivants et les morts.* »

Paragraphe 1 : « *Cette vérité du mystère de l'Incarnation introduit dans l'histoire humaine une nouveauté absolue. Jésus devient la mesure de toute sagesse, loi, bonté, beauté du monde. C'est le terme de référence, le centre de l'histoire ; tout doit être jugé par rapport à Lui.* »

Notre Père prêchait ce mystère avec un enthousiasme sans borne : « C'est le choc de l'Incarnation. Tout d'un coup, on est mis en présence du mystère d'un Dieu de Dieu qui se fait homme, de

telle manière que nous autres, voyant cet homme, le touchant, mangeant avec lui, causant, questionnant et obtenant des réponses d'un être humain aussi charnel et spirituel que nous, tout d'un coup, en présence de cet être humain ayant son profil, son contour, sa taille, son poids, sa singularité personnelle, nous disons : "C'est le Fils de Dieu, c'est Dieu." C'est prodigieux ! C'est tellement prodigieux qu'il faut la foi pour le dire. C'est un acte de foi magnifique. D'ailleurs saint Jean nous dit dans son PROLOGUE que celui qui a foi dans ce Fils de Dieu fait homme né de la Vierge Marie, sans l'intervention de l'homme, parce qu'il est Fils de Dieu, ayant Dieu pour seul Père, que celui qui professe cela mérite la vie éternelle, a reçu la puissance de devenir lui-même enfant de Dieu. »

C'est, en toute vérité une œuvre parfaite, infiniment mystérieuse de Dieu donnant son Fils pour le salut du monde.

« Attention ! avertissait notre Père, nous ne dirons plus que nous sommes "déistes", nous ne dirons plus, comme monsieur Madiran, que nous voulons la proclamation du Décalogue comme règle de la vie humaine, nous ne dirons plus que nous sommes des "humanistes", mais si nous avons un mot qui nous vient à la bouche, nous dirons : je suis chrétien. C'est dommage que les schismes et les hérésies nous obligent à préciser "catholique". Je suis du Christ. Saint Paul disait : "Du Christ", se disait "dans le Christ". Il y a un mot qui le dit, c'est le petit nom, c'est le nom personnel : *Jésus*. Lorsque le Père de Foucauld a voulu prendre une devise pour se faire comprendre de tous ceux qu'il rencontrerait, il a choisi de dire en latin parce que c'était une langue universelle et cela l'est toujours : *JESUS CARITAS*, Jésus est charité, Jésus est amour, amour religieux, amour pieux.

« Ce Point est simplement pour nous rappeler – mais nous enfonçons des portes ouvertes, c'est bien nécessaire – que, pour nous, il n'y a que Jésus, Jésus est au-dessus de tout. En Jésus, tout se résume : toute sagesse, toute bonté. Il n'y a point de place pour le laïcisme. Comment peut-on donner le moindre mérite à aucune autre religion ?! Qu'est-ce que Mahomet, personnage légendaire ? Qu'est-ce même que l'auteur du Coran qui était un homme religieux du fait de sa connaissance de la Bible et courageux, mais à côté de Jésus, ce n'est rien ! La preuve, c'est qu'il est mort et qu'il n'est pas ressuscité ! Notre sainte religion est donc la seule religion, la seule révélation de la seule sagesse, la seule morale source de la seule civilisation. »

Il en résulte que « *le phalangiste met Jésus-Christ, sa Personne, son œuvre au-dessus de tout. Il abhorre ce qui contredit ou prétend limiter, diminuer, annuler son autorité et son influence sur le monde.* »

Dès lors Jésus-Christ devient aussitôt, comme dit l'Apocalypse, « l'alpha et l'oméga », première et dernière lettre de l'alphabet, c'est-à-dire de la Parole de Dieu, du Verbe créateur du monde, de son histoire, de son explication, de la grâce et de tout.

Ceux qui ne sont pas chrétiens se détournent et même parmi les chrétiens, beaucoup abandonnent, nous allons le voir, ils ne sont pas d'accord avec nous et ils vont nous irriter par leur mauvaise foi.

Paragraphe 2 : « *La dévotion au Cœur Immaculé de Marie est l'ultime dévoilement du sens de l'Incarnation. Dieu créant avec de plus en plus de précision et de perfection en Israël la sagesse image de sa propre Sagesse, jusqu'au toucher final, Dieu se faisant de sa créature une épouse pour créer en la Vierge Immaculée l'Homme-Dieu, son Autre lui-même, son Verbe, son Fils Unique devenu "Fils de l'homme", fils de Marie Mère de Dieu.* »

Conséquence : « *L'Incarnation, acte mystique intégral, renvoie les mythologies antiques, choses mortes, et les gnosés modernes au néant des imaginations délirantes et instaure la civilisation chrétienne.* »

Notre Père l'a écrit, dans une *LETTRE À MES AMIS*, en termes incomparables au moment où l'évêque lui enlevait ses paroisses :

« Or, remarquez-le, chrétiens, c'est, en ce temps, le plus grand œuvre de Dieu dans l'univers. Le monde des étoiles roulait alors pour le bien de notre machine ronde et toute cette grande terre, ses peuples, ses empires, n'avaient de prix aux yeux du Père que pour ces tendresses câlines, ces rires d'enfant, ces baisers charmants, cette tétée bienheureuse d'une Vierge ignorée à son petit Jésus. Cela occupait tout au long en ce temps le Conseil Auguste des Trois Personnes divines... » (*LETTRE À MES AMIS* n° 147, 16 juillet 1963)

Et aujourd'hui tous ces grands esprits avec leurs idéologies, leurs systèmes, leurs constructions verbales sont renvoyés au néant. Les deux mille ans d'histoire de l'Église et de civilisation chrétienne sont l'œuvre de ce petit Jésus et de sa Divine Mère. Et les millénaires qui l'ont précédé n'ont fait que le préparer.

POINT 9 : L'HUMANITÉ RENOUVELÉE EN JÉSUS-CHRIST

Paragraphe 1 : « *L'ordre naturel n'a été créé que pour être le piédestal de l'ordre surnaturel. Dieu ne mit des lois si nobles dans sa créature au jour où il la forma de l'argile primitive qu'en vue de la manifestation de son Fils Bien-Aimé, vrai Dieu fait homme. Ainsi Dieu s'est fait homme, époux de sa créature, pour qu'en cette union et son don d'amour la créature épousée soit divinisée, selon la maxime des Pères : "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu."* »

C'est pourquoi « il est insuffisant de dire que Jésus a choisi ce qu'il y avait de plus beau dans le destin

des hommes. Ce serait croire vraiment qu'il n'était pas encore né au temps de la création du monde et que la Sagesse divine avait décidé de la vie humaine sans prévoir son Incarnation. Bien au contraire, Dieu ne mit des lois si nobles dans sa créature au jour où il la forma de l'argile primitive qu'en vue de la manifestation de son Fils Bien-Aimé. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 5, Noël 1956)

Pour la fête de son Assomption, notre Père célèbre la gloire de Marie dans une ivresse d'amour :

« Vous êtes la révélatrice des secrets divins, votre maternité virginale explique aussi bien la geste créatrice que la salvatrice : toutes les merveilles de Dieu sont d'une Sagesse rayonnante de beauté et de joie, dans l'Amour. » (*PAGE MYSTIQUE* n° 14, août 1969)

POINT 10 : LA MODIFICATION ÉVANGÉLIQUE

Que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, ait voulu s'incarner dans le sein de la Vierge Marie, c'est déjà prodigieux ! Mais qu'Il ait voulu mourir comme un brigand, sous le regard de sa Mère pour nous racheter, nous, pécheurs, c'est-à-dire révoltés contre son Père ! voilà le plus grand mystère, c'est la sagesse divine qui confond toute sagesse humaine.

Si Jésus s'est incarné, ce n'est pas pour nous enseigner un art de vivre, mais pour mourir sur la Croix, en s'offrant en sacrifice, et ainsi sauver le monde de l'esclavage de Satan et chaque homme du fardeau de ses propres fautes, par l'humaine expiation et le divin pardon de la Croix.

Jésus sur la Croix est l'événement majeur de toute l'histoire humaine. C'est le mystère de la Rédemption.

« *L'humaine expiation et le divin pardon* » sont les deux mouvements qui expriment tout ce mystère que notre Père ne se lassait pas d'expliquer :

« Sur la Croix, c'est d'abord l'humaine expiation. Regardez la Croix, vous voyez un homme. Il se fâche ? Non, il ne se fâche pas. Il souffre ? Oui, il souffre. Il accepte de souffrir ? Il accepte de souffrir. Pourquoi ? Il dit : « *J'expie pour tous les hommes, mes frères.* » C'est un homme qui regarde Dieu et qui dit : « *Mon Dieu, pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.* » C'est un homme qui souffre au nom de tous les autres, pour que Dieu pardonne. C'est une face du mystère.

« Mais si ce n'était que ça : un homme qui souffre pour tous les autres, cela ne vaut rien, à moins que cet homme soit extraordinaire, exceptionnel. Oui, mais précisément cet homme est Fils de Dieu, sa souffrance a une valeur infinie. Mais encore ? Dieu va-t-il répondre à cette expiation ? Dieu va-t-il accepter le Sacrifice ? Regardez Jésus, regardez sa Sainte Face sur le Saint Suaire ! C'est Dieu qui nous aime, c'est Dieu qui fait miséricorde, c'est le divin pardon.

« Donc, sur la Croix, il y a l'homme qui regarde Dieu pour apaiser sa colère et sa justice ; mais sur la Croix, regardez-le mieux : il y a le Dieu qui donne aux hommes la certitude de leur pardon, il y a la miséricorde de Dieu. » Au moment où il souffre les plus cruels outrages de nos péchés. « Regardez tout ce qu'il a souffert, c'est pour que je n'aie pas à le souffrir moi-même. En même temps, regardez comme il est bon : c'est Dieu qui nous accueille. »

« De là vient au phalangiste sa dévotion au Cœur Sacré de Jésus et à sa sainte Croix. Il connaît le Père dans le Fils et il puise sa joie dans la gloire qui paraît sur la Face de Jésus crucifié, révélée au monde sur le Saint Suaire. La gloire de Dieu rayonne sur sa Face outragée, l'amour de Dieu déborde de son Cœur transpercé, la beauté de Dieu est dans sa conversation, la grâce de Dieu est dans ses mains. Le phalangiste ne songe à rien d'autre qu'à l'imiter en vivant comme un autre Christ. »

Ainsi, nous comprenons que, dans ce Sacrifice, il nous est donné à nous aussi d'éprouver les mêmes sentiments, c'est-à-dire de nous réjouir d'être aimés, mais en aimant pareillement. Le Cœur, c'est le Cœur de Jésus, mais aussi c'est notre cœur qui veut se donner. La Croix, c'est la Croix de Jésus, mais c'est la croix que nous voulons porter pour être avec Jésus. Telle est la « *modification évangélique* » par rapport à la morale primitive, la morale de Noé, qui n'est rien ! Par rapport à la morale de Moïse, qui n'est rien encore ! Mais la morale de Jésus-Christ, c'est le Cœur planté de la Croix. Voilà pourquoi le Père de Foucauld l'avait pris après tant d'autres, comme le symbole, le "logo" comme on dit maintenant, de toute notre religion. « La Croix, c'est la souffrance d'un Dieu pour notre salut ; le Cœur, c'est l'amour d'un Dieu fait homme pour nous. »

Conclusion : *« Trouver le Père dans le Fils, c'est accéder à la gloire par la Croix, chercher le bonheur dans l'épreuve, la richesse dans la pauvreté, la vie dans le sacrifice et la mort par amour. Telles sont les Béatitudes évangéliques, tel est le mystère de la sagesse divine "qui est folie aux yeux des hommes". Mais vérité et bénédiction pour ceux qui croient. »*

Le mystère de la Croix domine toute la vie du chrétien. Telle est la « *modification évangélique* » dont Une Personne n'a pas été surprise.

POINT 11 : MARIE CORÉDEMPTRICE

« À l'Heure fixée par le Père, la Vierge Marie au pied de la Croix, ne fait qu'un avec son Fils, le Cœur transpercé, selon la prophétie de Siméon. "Tous deux offraient pareillement un seul sacrifice, Celle-ci dans le sang de son cœur, Celui-là dans le sang de sa chair." » (Arnaud de Bonneval, douzième siècle)

À son retour d'exil notre Père nous disait :

« Je voudrais que les deux choses s'impriment en moi et en vous, les deux choses en même temps, c'est-à-dire qu'il y aura des croix, qu'on va souffrir de telle et telle manière, mais en même temps, que l'Immaculée peut tout, inconditionnellement. Elle peut nous faire porter tout cela, pas pour nous en débarrasser, mais pour nous faire passer à travers, pour faire de nous des saints. » (*Triduum 1997: LA CROIX, ÉCOLE DE L'AMOUR*)

La vision de Tuy est la grandiose manifestation de cette vérité mystérieuse : Marie est associée par Jésus « à cette grande œuvre de notre Rédemption, déversant en son Cœur la surabondance de son zèle et de son amertume pour partager avec elle toutes les souffrances de cette rare fécondité virginale » (Quatrième station de notre chemin de Croix).

Dès lors, le phalangiste n'aura de cesse de consoler cette Vierge en grand chagrin, spécialement pour ôter les épines qui blessent son Cœur Immaculé par une ardente dévotion réparatrice.

POINT 12 : LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS ET MARIE, SALUT DU MONDE

« *La Croix divise le monde en deux cités.* » Le concile Vatican II a voulu abattre la frontière en évacuant la Croix du Christ. À l'encontre de cette fausse charité, le phalangiste dénonce avec indignation une impatience "d'épouser le monde" qui a consommé l'adultère de l'unique Église, notre Mère.

Tandis que le Père de Foucauld brûlait du désir « *que tous les hommes soient sauvés s'il est possible* » en les réunissant dans le sein de l'Unique Épouse, sainte, catholique, apostolique et romaine, par son rayonnement de "frère universel". Cette sainte ambition est fondée sur l'ordre de la charité selon lequel la "soif" du Sacré-Cœur de Jésus et Marie est, loin de flatter l'erreur des âmes assises dans les ténèbres, de leur enseigner la vérité.

POINT 13 : L'IMMACULÉE CONCEPTION, TABERNACLE DU SAINT-ESPRIT

Notre Père, peu après la consécration de la Phalange en 1997, décida d'introduire l'affirmation de notre foi en l'Immaculée Conception dans la formule du Credo : « *Je crois en l'Esprit-Saint, à l'Immaculée Conception, à la Sainte Église Catholique, etc.* »

L'Immaculée Conception avant l'Église, en réparation de l'insolente indifférence des pasteurs de l'Église vis-à-vis de ses demandes.

Une disposition particulière de la Providence a laissé dans l'ombre durant les siècles passés le rôle prééminent de la Sainte Vierge. Les cœurs ne s'y trompaient pas, en témoignent toutes les splendeurs de

nos cathédrales. Mais c'est une volonté de Dieu pour notre temps de voir sa Mère maintenant pleinement glorifiée par sa victoire contre toutes les hérésies.

Ainsi, en 1870, les Pères du premier concile du Vatican ont-ils défini dogmatiquement que l'Église était un « *miracle permanent, un signe dressé parmi les nations* » c'est-à-dire que, en Elle, l'action de Dieu était suffisamment visible, manifeste, pour que toutes les âmes se convertissent.

Eh bien, en 1917, la Sainte Vierge a fait "tomber" le soleil pour que tous croient et comprennent. Miracle sans précédent dans l'histoire du monde. Cela montre que Dieu veut concentrer l'attention de tous sur la Vierge Marie. Le « *Signe dressé parmi les nations* » aujourd'hui c'est Elle ! Et si nous ne voulons pas le reconnaître... gare à la chute du soleil !

Quand des Japonais païens sont attirés par la statue de la Sainte Vierge, intronisée à Nagasaki par le Père Maximilien-Marie Kolbe, c'est le Saint-Esprit qui souffle assurément :

« C'est lui, l'Esprit-Saint qui, par la médiation universelle de l'Immaculée, est le lien de l'amour, dans le Christ, entre frères, vivants et défunts, c'est lui qui fait de tous les rachetés un véritable corps social dont le Christ est la tête, humanité nouvelle devenue l'épouse mystique du Fils de Dieu, avec et dans la Vierge Marie, temple du Saint-Esprit, épouse du Verbe, fille de prédilection du Père Céleste. »

POINT 14 : L'ÉGLISE EST UNE, SAINTE, CATHOLIQUE ET APOSTOLIQUE

« Le phalangiste a d'abord connu, par la médiation de l'Immaculée, l'Église sa mère, qui l'a baptisé, régénéré, instruit des Mystères. C'est par ce ministère visible d'enseignement, de sanctification et de direction qu'il a été rendu fils de Dieu, disciple du Christ, temple du Saint-Esprit. Par une illumination progressive, il apprend à connaître dans les perfections visibles de l'Église l'invisible rayonnement des grâces de l'Esprit-Saint d'Amour créateur dont le Cœur Immaculé de Marie est la source intarissable. »

Ce sont les "notes de l'Église" que nous chantons dans le Credo, mais que sœur Lucie a entendu articuler d'une douce voix, au milieu du fracas d'une vision d'apocalypse : *"Dans le temps, une seule foi, un seul baptême, une seule Église, sainte, catholique, apostolique. Dans l'éternité, le Ciel !"* On peut dire que tout ce rappel de la vérité catholique est une réprobation de l'apostasie conciliaire, car *« Un est l'Esprit-Paraclet, de l'unité parfaite d'une Personne divine. Par la médiation du Cœur Immaculé de Marie, il attire les chrétiens fidèles en se donnant à eux, les rassemblant dans son unité, comme d'un même souffle vital créant, de tant d'éléments dispersés, cette union organique du corps mystique de l'Église. »*

POINT 15 : ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

Le seul mot de "Chrétienté" est haï, méprisé dans l'Église même. Le mot et la chose. Pourquoi ? Parce que c'est le contraire de cette société profane dans laquelle les laïcs veulent être les patrons, et à laquelle ils sont tellement reliés que le simple souvenir du mot de Chrétienté leur est un reproche insoutenable de reniement pour cause d'apostasie.

Qu'est-ce que la Chrétienté ? *« Le monde évangélique, libéré de la tutelle de Satan et tout entier régi par la loi du Christ. »*

Il en résulte que *« le phalangiste refuse la désincarnation, le désengagement de l'Église »*. Ça nous parle aujourd'hui en pleine pandémie où l'Église brille par son désengagement total !

Ce premier paragraphe est la description de notre monde moderne, c'est effrayant : Chrétienté sans Église et Église sans Chrétienté.

Le deuxième paragraphe indique le remède : *« Le phalangiste se gardera de vouloir un monde chrétien sans soumission ni dévouement envers l'Église. »* Notre Père expliquait qu'il ne fallait pas que les curés soient de simples domestiques pour dire la messe et confesser avec interdiction imposée par les laïcs de s'occuper d'autre chose. *« Saint Pie X détestait ça. La Chrétienté aura toujours pour sommet, pour puissance tutélaire, c'est-à-dire directrice, organisatrice, sanctificatrice, l'Église dans sa hiérarchie. »*

Le paragraphe 3 fait vibrer les nobles cœurs : *« Le phalangiste garde un attachement raisonné et fort à la Chrétienté, à son concept, à sa gloire passée, à sa réalité présente, à son projet plénier et universel. »*

C'est pourquoi il rêve de retourner en Algérie pour rebâtir cette Chrétienté, il rêve d'assister comme sainte Jeanne d'Arc, avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, au Sacre solennel dans la cathédrale de Reims d'un lieutenant du Christ retrouvé ! il rêve que l'Église retrouve la splendeur de sa vérité et de ses liturgies... Bref, que toute la société soit "instaurée" ou restaurée dans le Christ... c'est du rêve ? NON... c'est notre espérance ! Parce que *« le phalangiste éprouve un amour de vénération, un attachement jaloux pour les siècles passés de l'Église et de la Chrétienté, où il voit, à l'encontre de toutes les frénésies révolutionnaires et réformistes, l'œuvre même de Dieu, modelée par "ses deux mains infatigables", le Christ et l'Esprit, l'un et l'autre Paraclets. Et il conçoit l'avenir comme le développement de cette religion et de cette civilisation séculaires, non seulement marquées de l'empreinte des ancêtres, si sages, si saints, mais de celle de Dieu même. »*

C'est pourquoi il nous faut faire front dans le combat que livre le démon à la Vierge pour empêcher son triomphe. (À suivre) **frère Bruno de Jésus-Marie.**

SAINT JOSEPH, PATRON DU CANADA

LA dévotion à saint Joseph s'implante au Canada avec l'arrivée du premier missionnaire, le Père Joseph Le Caron, l'un des récollets – nous dirions aujourd'hui franciscains – obtenus de peine et de misère par Champlain en mai 1615, sept ans après la fondation de la petite colonie de Québec.

Frère Thomas, dans son article « SAINT JOSEPH, GOUVERNEUR AU SAINT ROYAUME DE FRANCE », a rappelé la dévotion traditionnelle des disciples du Poverello pour le chef de la Sainte Famille, mais chez le Père Le Caron celle-ci était très ardente. Aussi lui consacra-t-il sa première mission chez les Hurons, quelques mois après son arrivée à Québec.

LA CONSÉCRATION DU CANADA À SAINT JOSEPH

Deux ans plus tard, revenu auprès de Champlain et constatant les difficultés inextricables de la colonie, c'est lui qui le persuada de consacrer le Canada à saint Joseph.

La cérémonie réunit tous les colons, une bonne centaine, mais aussi bon nombre de *sauvages* qui se trouvaient à Québec. On n'en connaît pas le jour exact, mais de différents documents on déduit qu'elle dut avoir lieu entre le 16 juillet et le 15 août 1624. Le Père Le Caron et Champlain prononcèrent la consécration devant une petite peinture sur cuivre (12 x 17 cm) représentant saint Joseph et l'Enfant-Jésus, conservée au musée des Beaux-Arts de Québec (cf. *ci-dessus*). Leur ferveur n'avait d'égale que la pauvreté, digne de l'étable de Bethléem.

Il n'en fallut pas davantage pour que la dévotion à saint Joseph embrase les cœurs de nos valeureux colons, en témoigne le nombre important de fiefs ou de lacs qui reçurent son nom.

Mais surtout, saint Joseph inaugura ses bienfaits pour la Nouvelle-France en obtenant qu'en 1625 le jeune duc de Ventadour, pair de France, devienne vice-roi de la Nouvelle-France et la prenne à cœur. C'était un homme très pieux, qui s'était placé sous la direction spirituelle des jésuites. Six ans plus tard, il quitta la cour de France pour être ordonné prêtre tandis que son épouse, avec laquelle il n'avait pas consommé le mariage, entra au Carmel. En

1627, il fut l'un des fondateurs de la Compagnie du Saint-Sacrement, organisation secrète réunissant de courageux chrétiens prêts à défendre, au péril de leur vie, le Saint-Sacrement contre les actions sacrilèges des protestants. Cependant, très vite, ses membres s'appliquèrent aussi à soutenir les œuvres de Contre-Réforme par leurs dons ou leur influence. Québec aussi bien que Ville-Marie en seront les heureux bénéficiaires.

Avant cela, une des premières décisions du duc de Ventadour, prise sur les instances de Champlain, fut d'interdire sur mer comme sur terre l'exercice de la religion prétendument réformée. Ce

fut déterminant pour l'avenir de la Nouvelle-France, car les principales difficultés de Champlain pour faire de son implantation au cap Diamant une véritable colonie venaient des protestants qui ne s'intéressaient qu'au commerce.

LES JÉSUITES, DIGNES HÉRITIERS DES RÉCOLLETS

Sur la recommandation du Père Le Caron, le duc convainquit les jésuites de remplacer les récollets à Québec pour une tâche qui était manifestement trop lourde pour eux. Cinq y furent envoyés à ses frais. Ils seront pendant près de vingt ans les colonnes de

la Nouvelle-France, sans eux rien n'aurait été possible. Or, eux aussi vouaient un culte à saint Joseph : « *Saint Joseph n'avait-il pas passé sa vie dans la compagnie de Jésus ?* »

Dès leur premier séjour en 1625, leur supérieur, le Père Lalemant fit vœu de donner le nom de Joseph au premier indigène baptisé.

La dévotion à saint Joseph eut aussi une place éminente dans la mission des Hurons. La liste des grâces reçues de lui, dont les RELATIONS des jésuites nous ont gardé le témoignage, serait longue. Citons simplement saint Jean de Brébeuf :

« *Je vis par plusieurs fois tout renversé et désespéré, jusqu'à ce que j'eus particulièrement recours à Notre-Seigneur Jésus..., et que j'eus fait un vœu au glorieux saint Joseph, nouveau patriarche des Hurons [...]. Nous devons aussi beaucoup au glorieux saint Joseph, époux de Notre-Dame et protecteur des*



Hurons, dont nous avons touché au doigt l'assistance plusieurs fois. Ce fut une chose remarquable que, le jour de sa fête et durant l'octave, les commodités nous venaient de toutes parts.»

Sa première mission en Huronie fut placée sous la protection de saint Joseph, c'est là que le Père Daniel mourut martyr dix ans plus tard. L'église réservée aux Amérindiens de Sainte-Marie-des-Hurons fut consacrée à saint Joseph. Quoique très pauvre, située pratiquement en plein bois et à un mois de canot de Québec, elle fut élevée au rang de basilique par le pape Urbain VIII, avec tous les privilèges et indulgences qui s'y trouvaient attachés, au profit de ces chers *sauvages* baptisés ou encore catéchumènes.

Après le martyre de saint Jean de Brébeuf et de saint Gabriel Lalemant, lorsque Sainte-Marie-des-Hurons fut assiégée par les Iroquois, c'est en invoquant leur habituel protecteur, promettant une messe par mois en son honneur, que les jésuites et les Hurons chrétiens qui y étaient réfugiés obtinrent leur délivrance miraculeuse, le 18 mars 1649 : dans la nuit, les Iroquois s'enfuirent, frappés d'une terreur panique.

Ce n'était pas la première fois que les missionnaires furent ainsi délivrés de périls mortels, aussi mirent-ils sous la protection de saint Joseph leur rapatriement à Québec et celui des Hurons survivants.

SAINT JOSEPH À QUÉBEC

Après l'arrivée des disciples de saint Ignace, celle des ursulines, avec à leur tête sainte Marie de l'Incarnation, sera déterminante pour la colonie. L'intervention du chef de la Sainte Famille est, là encore, indubitable.

On se souvient qu'un songe, à Noël 1633, avait éveillé le zèle missionnaire dans l'âme de cette sainte religieuse cloîtrée. Ce n'est qu'en février 1635 que Notre-Seigneur lui en donna l'explication : il lui avait montré le Canada dont le gardien était saint Joseph : *« Il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie. »* Le Ciel avait donc bien avalisé la consécration de la colonie naissante.

Une jeune veuve, madame de La Peltrie, se joignit à l'expédition dont elle assumait tous les frais, à la suite d'un vœu à saint Joseph, sa grande dévotion, pour obtenir sa guérison d'une grave maladie qui l'affligeait. Ce qui lui fut immédiatement accordé.

Une fois la fondation décidée et financée, Marie de l'Incarnation désignée pour en prendre la tête et le voyage organisé, une autre ursuline du couvent de Tours, sœur Marie de Saint-Bernard, désira vivement partir elle aussi, ce qui paraissait impossible. Elle promit tout simplement de changer son nom en Marie de Saint-Joseph si elle était tout de même désignée ; il n'en fallut pas davantage pour que son souhait se réalisât.

Pour achever de nous convaincre que l'installation de cette congrégation à Québec était voulue par le patron du Canada, rappelons la joie de nos religieuses lorsqu'elles constatèrent que « Saint Joseph » était le nom de leur navire. Lors de la traversée, celui-ci se trouva face à un iceberg : impossible d'éviter une fatale collision. Tandis qu'un jésuite donnait une absolution collective, sœur Marie de Saint-Joseph proposa un vœu : faire célébrer une messe en l'honneur de saint Joseph. Aussitôt, et sans qu'on sache comment cela arriva, la banquise fut en un instant derrière le bateau ; ce que tout l'équipage attesta.

Ne nous étonnons pas après cela que le monastère des ursulines ait été consacré à saint Joseph, y compris leur immense jardin qui assura pendant longtemps la subsistance des sœurs, des élèves et de bien des pauvres.

À l'Hôtel-Dieu de Québec, autre fondation des débuts de la Nouvelle-France, les chanoinesses de Saint-Augustin et notamment la bienheureuse Catherine de Saint-Augustin ne furent pas en reste. En hommage au chef de la Sainte Famille, il était prévu qu'elles accepteraient sans dot les postulantes pauvres qui désiraient devenir des religieuses de chœur.

Le jour de l'Ascension 1657, sœur Catherine de Saint-Augustin vit Notre-Seigneur arriver au Ciel et distinguer saint Joseph parmi toute la cour céleste qui l'accueillait : *« Serviteur fidèle, comme vous avez été l'économe de ma maison en terre, je veux qu'ici vous commandiez et que vous y ayez tout pouvoir. »*

Le successeur de Samuel Champlain, monsieur de Montmagny, donna le nom de Joseph au premier sauvage converti dont il fut le parrain, *« parce que ce saint avait été proclamé le patron du pays »*. Tous les gouverneurs suivirent son exemple.

La fête de saint Joseph, le 19 mars, était toujours célébrée avec une pompe liturgique quasi égale à celle du jour de Pâques. Les feux d'artifices – très à la mode à l'époque – et de grands feux de joie étaient autorisés. Ces festivités impressionnaient vivement les Indiens, qui tenaient à organiser leur propre fête avec feux de joie, même lorsqu'ils étaient à la chasse dans les bois.

SAINT JOSEPH À VILLE-MARIE

Il n'est pas étonnant non plus que Ville-Marie fasse preuve d'une égale dévotion au patron du Canada quand on sait les origines surnaturelles de sa fondation. Elle fut demandée à monsieur de La Dauversière probablement dès 1630. Rien ne prédestinait à une telle œuvre ce receveur des tailles à La Flèche, même si le Ciel lui avait déjà annoncé qu'il fonderait une congrégation religieuse cloîtrée, les Sœurs hospitalières de Saint-Joseph, ce qui se réalisa lorsqu'il fut administrateur de l'Hôtel-Dieu

de sa ville. Mais on comprend qu'il ait douté de sa mission : fonder une colonie outre-Atlantique sans pouvoir s'y rendre lui-même ! Il lui fallut donc, en 1635, une vision de la Sainte Famille à Notre-Dame de Paris pour le décider à aller de l'avant.

En 1642, Ville-Marie voyait le jour et son premier hôpital, édifié en 1645, fut consacré au patron du Canada. En 1658, les Sœurs hospitalières de Saint-Joseph y remplacèrent la vénérable Jeanne Mance.

Une anecdote nous montre l'ardente dévotion de la Nouvelle-France pour saint Joseph. Lorsqu'un officier canadien, monsieur Joseph de Villebon, alors en Acadie, apprit que des Anglais avaient profané une statue de saint Joseph qui se trouvait à la proue d'un navire dont ils s'étaient emparés, il résolut de l'acheter. Pour réparer les outrages qu'elle avait subis, il organisa une procession solennelle pour porter la statue dans une église où elle serait honorée. Ce qu'apprenant, les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec résolurent aussi de faire acte de réparation parce que « *nous sommes très particulièrement sous la protection de saint Joseph, et que nous faisons profession de l'aimer et de l'honorer.* » Par conséquent, chaque religieuse fit une amende honorable et promit d'accomplir une pénitence pour réparer cet affront. Elles supplièrent en outre le chef de la Sainte Famille d'obtenir la conversion des Anglais hérétiques.

Cette ardeur de dévotion fut entretenue au dix-huitième siècle par le grand orateur que fut ici le Père Joseph de La Colombière, le frère cadet de saint Claude de La Colombière.

La confrérie de la bonne mort, sous le patronage de saint Joseph, fut instituée en 1730.

C'est aussi à cette époque qu'en reconnaissance de sa guérison miraculeuse, François Charon de La Barre, riche négociant de Ville-Marie, y fonda un hospice et une école d'apprentissage qu'il confia à une congrégation nouvelle : les frères hospitaliers de la Croix et de saint Joseph. Ce fut un échec, mais saint Joseph avait un autre plan, car l'institution des frères Charon devint le berceau de l'œuvre de sainte Marguerite d'Youville, les Sœurs grises.

La conclusion s'impose : au temps de la Nouvelle-France, le patronage de saint Joseph présida à l'établissement d'une chrétienté paisible, dotée des institutions qui favorisaient la pratique des vertus de la Sainte Famille. C'est bien cela que le saint patriarche voulait pour ce pays dont il est le gardien et pour lequel il ne lésina pas sur les miracles et les protections.

PROTECTEUR

DE LA RENAISSANCE CATHOLIQUE

Après la conquête, la pratique religieuse et donc la foi des Canadiens français vont se trouver asphyxiées

peu à peu, jusqu'à ce que le Cœur Immaculé de Marie, répondant à la prière du jeune mais déjà saint évêque de Montréal, Mgr Bourget, provoque leur retour en masse vers l'Église en 1840.

Lui-même, très dévot à saint Joseph, souhaitait lui établir un lieu de pèlerinage dans sa ville épiscopale. L'aumônier des Sœurs grises le voulait chez elles ; afin de forcer la main de son évêque, il commanda en France une grande et magnifique statue de saint Joseph. Malheureusement, le bateau qui transportait l'objet de ses pieux rêves sombra avec toute sa cargaison.

Un an plus tard, une caisse, portant sur une étiquette la simple mention « *Sœurs grises* », flottait dans le port de Montréal. On la porta donc à leur maison la plus proche du port, on l'ouvrit... c'était la fameuse statue ! Mgr Bourget, y voyant évidemment la volonté clairement exprimée de saint Joseph, fit de cette chapelle son sanctuaire diocésain ; il le resta jusqu'à la construction de l'Oratoire sous l'impulsion du frère André, quarante ans plus tard.

Toutes les fondations auxquelles l'infatigable évêque de Montréal présida, dans des conditions de pauvreté souvent héroïques, profitèrent d'aides providentielles récompensant leurs prières à saint Joseph.

Il en fut de même dans les grandes Plaines de l'Ouest comme dans les vastes étendues enneigées du Grand Nord canadien, au profit des Oblats de Marie Immaculée.

Dans ses "Mémoires", Mgr Breynat, qui fut quarante-deux ans durant l'évêque du Mackenzie, consacra tout un chapitre aux interventions miraculeuses de saint Joseph en faveur de ses missionnaires. La plus connue, car la plus extraordinaire pour ceux qui ont l'expérience du Grand Nord, fut ce troupeau de caribous qui se présenta aux fusils des chasseurs d'une mission et de son pensionnat au bord de la famine, alors qu'aucune trace de harde n'avait été relevée de tout l'hiver.

C'est d'ailleurs à un autre évêque de l'Ouest canadien, Mgr Grouard, que l'on doit l'introduction de l'invocation à saint Joseph dans les louanges divines au Saint-Sacrement. Quant à Mgr Grandin, il avait si souvent éprouvé sa protection qu'il décida que chaque mission devait prendre en charge gratuitement un pauvre en l'honneur de leur céleste protecteur.

Dans l'Ouest canadien comme en Nouvelle-France, ou dans la province de Québec retrouvant sa foi, le fruit principal de la consécration à saint Joseph fut de former une Chrétienté qui l'emportât par ses vertus sur les puissances adverses : la barbarie des autochtones ou l'impiété du libéralisme américain. Saint Joseph voulait instaurer ou restaurer la Chrétienté sur ce continent.

Or, celle-ci fut mise à mal à partir de 1867, avec la fondation du Canada moderne, la Confédération

canadienne d'un océan à l'autre où les catholiques n'étaient plus qu'une forte minorité. Face à cette situation, certains évêques préconisaient de ne voter que pour les candidats qui s'engageraient à respecter les droits de l'Église, comptant ainsi contraindre le gouvernement au respect de la Loi divine. D'autres, au contraire, considéraient que le bien de l'Église passait par l'entente avec le pouvoir politique majoritairement anglo-protestant. Ce libéralisme provoqua une cassure qui s'avéra peu à peu fatale à la Chrétienté canadienne.

Si la Sainte Vierge multiplia ses miracles au Cap-de-la-Madeleine pour soutenir les chefs de file partisans du « programme catholique », saint Joseph, à Montréal, contra pour un temps les funestes conséquences du libéralisme.

LE SAINT FRÈRE ANDRÉ

Alfred Bessette, né en 1845, apprit à aimer et à prier saint Joseph sur les genoux de sa mère ; c'est qu'elle-même en avait reçu de grandes grâces depuis son veuvage. Après une jeunesse pauvre et éprouvée, celui qu'on appela dès lors frère André, fut admis en 1870 au noviciat des frères de Sainte-Croix sur la recommandation du curé de Saint-Césaire qui avait remarqué sa piété. Ce que ce bon prêtre ne savait pas, c'est qu'un jour le jeune Bessette avait été favorisé d'une apparition de saint Joseph dans l'église paroissiale, venu lui apprendre à bien faire le chemin de croix !

Cependant, son renvoi avait été décidé à cause de sa mauvaise santé, lorsqu'à la faveur d'une visite canonique, le novice rencontra en tête à tête Mgr Bourget. On ne sait rien de cet entretien, sinon qu'ensuite, le conseil revint sur sa décision et le garda. En 1871, on lui donna son obédience pour le collège Notre-Dame de la Côte-des-Neiges à Montréal : il y fut l'homme à tout faire, avec une totale abnégation.

En 1877, après la démission de Mgr Bourget, les libéraux bientôt soutenus par Léon XIII vont avoir le champ libre. Mais saint Joseph s'interposa : le 5 février 1878, par l'intermédiaire du frère André, il guérit le frère Aldéric à la veille de son amputation, or celui-ci avait fait la promesse de publier sa guérison. Ce fut le premier miracle connu du petit frère, qui coïncida avec la première prise de pouvoir des libéraux à Québec.

Les années suivantes, frère André multiplia les miracles, mais uniquement au profit des élèves du collège et de leurs familles. Sa notoriété s'étendit, mais resta localisée à la Côte-des-Neiges.

En 1884, juste avant qu'éclate dans l'Ouest la révolte des métis qui se termina par l'affaire Riel, laquelle ouvrit aux libéraux la voie du gouvernement fédéral, une dame de la haute société montréalaise fut instantanément guérie par un simple mot du petit frère qui ne releva même pas la tête, tout occupé qu'il était à laver les planchers. C'en fut fini de sa tranquillité : de ce jour, bon nombre de gens vinrent quotidiennement lui confier leurs intentions et demander leur guérison, et beaucoup repartaient guéris. Il en fut ainsi pendant dix ans, ce qui n'allait pas sans perturber les activités scolaires. Aussi, à partir de 1894, il dut recevoir les quémandeurs dans l'abri de tramway.

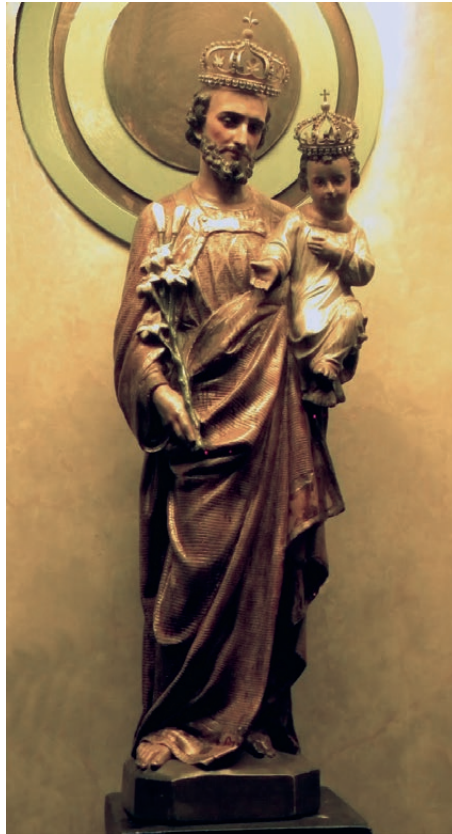
Trois ans plus tard, la congrégation acheta un vaste terrain sur « la montagne », le Mont-Royal, en face du collège. Cela faisait des mois que frère André disait que saint Joseph voulait y être honoré. Il eut la permission d'y construire un petit oratoire qui fut béni le 19 octobre 1904. Frère André avait cinquante-neuf ans : depuis vingt ans déjà il faisait chaque jour des miracles !

L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH

Durant ce temps, Montréal avait bien changé : son port et l'industrie ferroviaire attiraient une population ouvrière pauvre et délaissée ; tandis que tous les gouvernements, qu'ils soient libéraux ou conservateurs, fixaient leur politique en fonction des seuls intérêts financiers.

Mgr Bruchési, un prélat très intellectuel aux sympathies franchement libérales, était alors l'archevêque de Montréal. Il n'était pas homme à s'opposer à cette emprise de l'argent et du gouvernement sur la société canadienne-française. Aussi les injustices sociales se multipliaient-elles jusqu'à provoquer une première grève en 1903.

Mais le développement de l'Oratoire Saint-Joseph, parallèle au développement des institutions capitalistes et de la misère ouvrière à Montréal, va faire échec à la déchristianisation des familles canadiennes-françaises déracinées, vivant dans la plus grande pauvreté et subissant aussi bien la propagande libérale que celle des syndicats anticléricaux, et même du communisme : le 1^{er} mai 1907, les ouvriers défi-



lèrent dans les rues de Montréal avec des drapeaux rouges avant que les deux mille débardeurs du port se mettent en grève.

Certes, à la même époque Henri Bourassa, mais surtout l'Action catholique de la jeunesse canadienne et l'Action sociale catholique de Mgr Roy à Québec, firent renaître un courant nationaliste dans l'esprit de saint Pie X ; ils dénonçaient l'action de la franc-maçonnerie. Mais l'archevêque de Montréal ne les soutenait pas.

Pour que ce mouvement nationaliste ratisse large, à l'initiative de l'abbé Groulx, on lui donna comme modèle le héros de Ville-Marie, Dollard des Ormeaux. Quoique héroïquement courageux, ce n'était pas un saint, et il est bien dommage qu'il ait éclipsé la Sainte-Famille, dont la dévotion avait soutenu les colons de Nouvelle-France. C'est toute l'ambiguïté du nationalisme de cette époque, qui s'accroît encore sous Pie XI pour éviter ses foudres : même si pratiquement tous étaient catholiques, le mouvement nationaliste en tant que tel se voulut laïc.

En outre, il se cantonnait pour l'essentiel à la bourgeoisie. Si les ouvriers allaient encore à la messe, si le Congrès eucharistique de Montréal en 1910 fut un succès populaire considérable, c'est parce que pratiquement dans toutes les familles de Montréal il y avait un miraculé de saint Joseph par le frère André !

À Montréal, bientôt dans toute la Province et dans l'Est des États-Unis où les paroisses canadiennes-françaises prospéraient, qui ne connaissait pas le frère André ? Qui n'était pas allé prier à l'Oratoire, qui dut s'agrandir pour faire face au flot des pèlerins toujours plus nombreux ? Si tous ne renouaient pas avec une pratique religieuse régulière, tous savaient qu'il n'y avait pas de guérison sans confession, avant ou après.

Survolons ce développement de l'œuvre de saint Joseph, qui vint pallier l'inaction de l'archevêque et les insuffisances du mouvement nationaliste :

En 1909, le frère André fut nommé gardien de l'Oratoire, désormais ouvert toute l'année. Le secrétariat reçut déjà cette année-là 29 500 lettres d'intentions de prières ou de remerciements.

En janvier 1910, saint Joseph prépara une nouvelle étape de sa contre-offensive par la guérison d'un jeune ouvrier de Québec dont les deux jambes avaient été broyées par la chute d'un bloc de marbre. Après quatre mois de souffrances, il s'était présenté au bureau du frère André, en s'aidant de béquilles, ses deux membres complètement déformés ne pouvant plus le soutenir. Arrivé ainsi devant une petite foule de gens, il repartit sur ses deux jambes quelques minutes plus tard ! Les témoins stupéfaits répandirent la nouvelle dans toute la Province. Saint Joseph avait bien réussi : le Congrès eucharistique pouvait commencer, les participants ne manqueraient

pas d'aller à l'Oratoire ; on compta 20 000 pèlerins en deux semaines !

Mgr Bruchési se décida alors à décréter une enquête canonique pour établir les faits, et examiner canoniquement quatre miracles sélectionnés sur les centaines déjà attestés. Au printemps 1911, ses conclusions favorables lui permirent de reconnaître officiellement le pèlerinage, d'autoriser la construction de la maison des chapelains et l'édition des *ANNALES DE SAINT-JOSEPH*. Mais déjà, on envisageait l'édification d'une basilique. Le nombre de pèlerins était tel que, sans attendre les plans définitifs de celle-ci, on décida de construire dès 1914 son soubassement, la crypte, qui pourra accueillir quatre mille personnes.

Pendant ce temps, frère André continue modestement sa vie de prière, de pénitence et de dévouement auprès des malades. Combien de scènes comme celle-ci :

Un ouvrier du chemin de fer se traîne à l'aide de ses béquilles jusqu'à l'Oratoire, il souffre de rhumatismes inflammatoires. Il attend son tour dans la salle d'attente, raconte ses malheurs à ses voisins. C'est terrible parce qu'il en est à ses derniers sous, il ne peut plus travailler et il n'a pas d'assurance maladie. « *Je suis un homme fini.* » Arrive son tour, il entre dans le petit bureau du frère, à peine cinq minutes plus tard, il en sort les béquilles à la main, marche parfaitement, se dirige vers la chapelle en donnant des coups de pied sur les cailloux : « *Demain matin, crie-t-il, je retourne travailler !* » Un peu plus tard, le frère André prend une enfant sur ses genoux ; c'est une petite bossue qui ne peut pas marcher : « *Allons, marche !* » – « *Mais, cela fait mal encore !* » Le frère renouvelle ses « petites croix » : « *Tu es plaigneuse, un peu* », dit-il. Et la petite se jette à terre : « *Ça ne me fait plus mal. Je suis guérie !* »

Saint Joseph sait bien qu'il faut maintenant de tels prodiges pour garder la foi au peuple canadien-français, puisque l'impiété envahit le pays sans que la hiérarchie réagisse.

Montréal, au lendemain de la Première Guerre mondiale, est alors une ville de 600 000 habitants, aux industries prospères. Mais la situation des ouvriers ne s'est pas améliorée. Le gouvernement inaugure timidement une législation sociale en obligeant les patrons à assurer les accidents du travail, ou en limitant le temps de travail à cinquante-cinq heures par semaine.

Pourtant, les manifestations socialistes et syndicales ne font plus recette, c'est l'Oratoire Saint-Joseph qui attire désormais les ouvriers : 50 000 pour la fête du Travail en 1922, fête précédée d'un congrès sur la doctrine sociale de l'Église réunissant les chefs des syndicats catholiques. L'exemple des pompiers de Montréal est représentatif du changement de mentalité. Au lendemain de la guerre, ils se sont syndiqués,

tout comme les policiers de Montréal, en s'affiliant à une organisation internationale. À l'issue d'une grève particulièrement dure, le capitaine Gauthier est nommé chef des pompiers de Montréal ; or, c'est un ami du frère André. Peu à peu, il convertit tous ses hommes qui, désormais, assureront bénévolement le service d'ordre à l'Oratoire les jours de grande affluence, et ils deviendront des fidèles du Chemin de Croix du vendredi et de l'Heure sainte. Évidemment, on ne parlera plus de grève...

LE TRIOMPHE DE SAINT JOSEPH DU MONT-ROYAL

La crise de 1929 se fait durement sentir à Montréal : 25 % de la population est au chômage, et les salaires diminuent de 40 %. L'État libéral en profite pour accroître son emprise sur la société canadienne-française où une mentalité *laïque* se répand de plus en plus. Mais saint Joseph n'abandonne pas son peuple, car, en multipliant ses bienfaits, il le garde dans l'Église. Le 19 mars 1929, on recense 20 000 pèlerins. Le 3 janvier suivant, le contrat pour l'extraction de la pierre qui servira à la construction de la basilique est signé. Et tandis que le nombre des pèlerins américains dépasse maintenant le millier, des "pèlerinages sociaux", c'est-à-dire réunissant tous les employés d'un même établissement, s'échelonnent tout au long de l'année. En 1931, donc en pleine crise, 38 000 travailleurs viennent prier saint Joseph pour la fête du Travail. En 1932, des pèlerinages de dizaines de chômeurs, parfois de centaines, se multiplient : ils viennent à pied de paroisses assez éloignées, comme celles de Terrebonne ou de Lachine. Saint Joseph n'y est pas insensible puisque, en 1933, c'est la reprise économique.

Les miracles continuent, souvent bien touchants, comme celui-ci, pris parmi les milliers de témoignages gardés aux archives de l'Oratoire ; il nous montre à quel point ce peuple ouvrier, maintenant imbu de la dévotion à saint Joseph, était à mille lieues de l'esprit révolutionnaire :

Un père de famille au chômage prie saint Joseph, puisque ce dernier était menuisier, il a l'idée de se mettre à fabriquer de petits meubles, quoiqu'il ne connaisse pas le métier. « *Dans la chambre où je travaillais se trouvait une image de saint Joseph avec l'Enfant-Jésus dans ses bras. J'allais à la messe chaque matin, j'allais faire chaque soir une heure d'adoration.* » Mais sa femme est moins patiente. « *J'entendais chaque jour mon épouse qui murmurait que ces meubles ne nous apporteraient pas à manger. Les premières fois, je restais sourd. Un jour que ses murmures augmentaient, je lui répondis que je travaillais avec saint Joseph. Elle me répondit que saint Joseph ne pouvait pas nous apporter d'argent*

comme ça. Ayant toujours aimé la paix, je me suis arrêté devant mon image de saint Joseph. J'implorai sa puissance auprès de Dieu et lui demandai de nous apporter le nécessaire. Ma prière terminée, je suis sorti de mon petit atelier, poussé, inspiré d'aller à telle place... Donc, je dis à ma femme : "Prépare-toi. On va y aller." Elle me dit : "Où veux-tu aller ?" – "Qu'importe, prépare-toi." On m'a donné un vieux cheval, un vieux harnais, une vieille voiture. Je suis arrivé chez moi avec cet attelage... Quand mon épouse m'aperçut avec ces vieilleries, ce qu'il y avait de pire, elle ne voulut pas embarquer. Elle dit : "Va chercher une autre voiture, ou bien je n'y vais pas." Je lui dis de mettre son orgueil de côté, car saint Joseph et le frère André avaient pratiqué tous les deux la vertu d'humilité. J'ajoutai qu'il fallait avoir une grande confiance, si elle désirait les faveurs de saint Joseph. Elle s'est soumise immédiatement. Nous sommes partis par un beau temps. Nous riions tous les deux de notre attelage. Pendant notre voyage, nous avons même fait allusion à la fuite en Égypte. »

Au bout de trois jours, après bien des rebuffades, ils revenaient avec... cent dollars et la voiture pleine de provisions. « *Il ne nous restait qu'à remercier frère André et saint Joseph, et je dois avouer que, depuis ce temps-là, saint Joseph et le frère André ont enlevé la disette dans ma maison.* »

Autre tradition de l'Oratoire Saint-Joseph, les pèlerinages d'action de grâces, tel celui de la paroisse Saint-Joseph-du-Lac, le 7 juin 1933, pour la guérison miraculeuse d'un de ses fils. Mille paroissiens l'accompagnèrent à l'Oratoire, dont quatre cents firent à pied le trajet d'une quarantaine de kilomètres, derrière le porte-bannière de la paroisse âgé de soixante-quatorze ans ! Il n'y eut que six abandons.

Ce peuple protégé par saint Joseph a gardé ou retrouvé les vertus de la Nouvelle-France, qui sont celles de saint Joseph. À cette époque, le Canada français avait une puissance conquérante sans proportion sur le monde anglo-protestant. Sans les coups de frein de la politique de Pie XI, libérale et anglophile, l'est des États-Unis se serait converti ; déjà, dans plusieurs États les Franco-Américains commençaient à accéder aux plus hauts postes électifs, de même dans le centre du pays et en Louisiane, provoquant les réactions anticatholiques du Ku Klux Klan. En Acadie comme dans l'Ouest canadien, les minorités franco-catholiques retrouvaient une certaine vitalité qui tranchait avec la mentalité états-unienne où l'argent est roi. Ainsi, le Canada français sous la protection de saint Joseph réalisait sa vocation originelle d'œuvrer à la conversion du continent. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

À Montréal, malgré la maladie qui empêche de plus en plus souvent le frère André de recevoir les

malades, la fréquentation de l'Oratoire ne baissait pas : les pèlerins affluaient toujours : 50 000 ouvriers pour la fête du Travail de 1936.

Si la crise avait arrêté la construction de la basilique, en 1936, elle put reprendre après que le frère André eut demandé qu'on aille en procession déposer une statue de saint Joseph dans une basilique... sans toit : « *Si saint Joseph veut se couvrir, il y veillera.* » Ce qui fut fait le 4 novembre 1936. Or, de ce jour, les difficultés financières trouvèrent une solution, et le 27 décembre 1936, tout était réglé pour la reprise et l'achèvement des travaux.

Le même jour, frère André attrapa une mauvaise grippe dont il ne se releva pas. Le 31, il était hospitalisé et le 6 janvier 1937, il rendait sa belle âme à Dieu, mission accomplie.

Saint Joseph, lui, continua la sienne. Les funérailles du saint frère furent grandioses, le peuple se précipita pour le voir une dernière fois, cent dix personnes à la minute, ce qui représente cent mille personnes par jour pendant dix jours et certains n'ont jamais pu atteindre le corps. Bien qu'il n'y ait pas eu d'embaumement, trois jours après la mort il paraissait toujours comme endormi. Pendant la procession ininterrompue des fidèles reconnaissants, il y eut encore des miracles tandis que les confessionnaux étaient assiégés. Il y eut aussi des miraculés parmi les personnes qui écoutaient les cérémonies à la radio !

Après la mort du thaumaturge, tout continua comme avant. La première fête de saint Joseph sans le frère André rassembla encore 25 000 personnes le 19 mars, et 92 000 durant la neuvaine. Les miracles de saint Joseph continuaient : par exemple, du 17 janvier au 17 octobre 1937, le secrétariat enregistra 933 miracles et 6 700 faveurs ; de 1941 à 1943, 10 408 miracles. On ouvrit un bureau des constatations sur le modèle de celui de Lourdes. En 1958, il avait étudié 791 cas et en avait retenu 40.

Pendant la guerre, l'affluence augmenta encore : 138 000 personnes à la neuvaine de 1942. Durant les années cinquante, on estime à trois millions par an le nombre de pèlerins. Le nombre de communions, lui, est précis : 267 000 en 1953, 328 000 en 1955, 397 000 en 1957. Dix mille messes étaient célébrées chaque année et trente-deux chapelains étaient au service de l'Oratoire.

L'apothéose de l'affluence eut lieu le 13 octobre 1960. Ce jour-là, douze mille personnes debout, serrées les unes contre les autres, remplissaient la basilique tandis que les abords étaient noirs de monde. Ils venaient prier Notre-Dame de Fatima et attendaient la révélation du troisième secret... que Jean XXIII refusa de rendre public. On connaît la suite... l'Église allait devenir cette « *grande ville à*

moitié en ruine » décrite dans le troisième Secret de Fatima qui ne fut révélé qu'en juin 2000.

SAINT JOSEPH OUBLIÉ !

L'Oratoire Saint-Joseph ne fut pas épargné. À partir de 1962, les chiffres de sa fréquentation baissent constamment. En 1978, l'année de la mort du pape Paul VI, on n'évaluait plus le nombre de pèlerins qu'à 525 000, cinq fois moins qu'avant le Concile. Aujourd'hui... il s'agit surtout de touristes !

Pour la première fois de son histoire, les portes de l'Oratoire ont été fermées pendant des semaines durant la pandémie du Covid 19. Du jamais vu, même pendant l'épidémie de grippe espagnole. Mais surtout aucune autorité religieuse n'a pensé à faire prier publiquement saint Joseph, à organiser un pèlerinage. Non. C'est l'indice le plus incontestable de la disparition de la foi au Canada.

Que s'est-il passé ? La révolution conciliaire doublée de la Révolution tranquille ! L'esprit du monde dominé par l'argent, l'hédonisme, le personnelisme, le culte de l'homme l'ont emporté sur le culte de Dieu, sur l'idéal de la vie de Nazareth. Même si aujourd'hui encore des fidèles viennent prier saint Joseph, il est significatif que plus aucun groupe de pèlerins, sauf celui de la CRC, ne demande à faire le Chemin de Croix ; c'était pourtant la dévotion principale du frère André que lui avait enseignée saint Joseph en personne dans l'église de Saint-Césaire.

Saint Joseph, patron du Canada, a présidé à la fondation et à l'essor de Nouvelle-France, il a accompagné la renaissance catholique de Mgr Bourget avant de briser la vague d'anticléricalisme et d'impiété du début du vingtième, sur le roc de l'Oratoire du Mont Royal où il manifesta sa bonté et sa puissance. Mais, devant l'actuelle apostasie des gens d'Église, qui méprisent le Cœur Immaculé de Marie, il ne veut plus faire de miracles ni protéger qui que ce soit, sinon ceux qui embrassent cette dévotion que Dieu veut instituer dans le monde.

Ceux-ci, il les reconnaît facilement : plutôt que de lui demander des faveurs pour eux, ils le prient d'abord pour que, patron de l'Église universelle, il se tourne vers sa chaste Épouse afin qu'elle touche le cœur du Saint-Père et qu'il se soumette aux volontés du Ciel révélées à Fatima.

En attendant, la vision de saint Joseph bénissant le monde dans le ciel de Fatima, le 13 juillet 1917, suffit à fortifier notre espérance. Viendra bientôt le temps de la renaissance. Tout pourra être rebâti grâce à la puissance du Cœur Immaculé de Marie, auprès duquel brillera tout glorieux, le Cœur du saint et puissant patron et protecteur du Canada, qui convertira ce continent à lui confié.

(frère Pierre de la Transfiguration.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2021

GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE**PREMIÈRE CONFÉRENCE :
DE JÉRUSALEM ET D'ATHÈNES
À ROME ET À PARIS**

INTRODUCTION PAR FRÈRE BRUNO

POURQUOI consacrer notre Camp d'été à la géopolitique ? C'est le thème que notre Père avait choisi pour la session de Pentecôte en 1991. Durant ces trois jours mémorables, il s'était employé à inculquer aux jeunes phalangistes, vos aînés, ce que, déjà, il enseignait à ses élèves de Pontoise et ensuite à ses lecteurs d'*ASPECTS DE LA FRANCE* ou des *LETTRES À MES AMIS*, c'est-à-dire le sens d'une géopolitique catholique, à la recherche de l'orthodromie divine dans l'histoire. Tout particulièrement dans l'histoire de sainte et douce France, fille aînée de l'Église.

« Orthodromie » est un terme de navigation, qui veut dire « course droite » en grec, et qui désigne l'itinéraire à prendre au plus droit, au plus court, pour naviguer d'un point à un autre. C'est la ligne directrice que notre Dieu a choisie et trace à travers les siècles de l'histoire humaine pour la mener à son terme. Les hommes sont libres de s'y opposer ou d'y adhérer et d'y coopérer, pour leur félicité ou leur perte éternelle, mais ce dessein s'accomplira, il s'accomplit déjà.

Cette orthodromie catholique, c'est-à-dire *universelle*, englobe tout : la géographie, la démographie, la politique, la diplomatie, l'économie des sociétés et, suprêmement, la vie de l'Église à travers les siècles. Elle appelle donc une science « totale », une géopolitique catholique, dont notre Père est le maître incomparable...

**À LA RECHERCHE
DE L'ORTHODROMIE DIVINE**

(sermon de notre Père pour l'ouverture de la session, le samedi 18 mai 1991, PC 44)

« Nous prenons en main notre atlas historique, car nous allons faire de la géopolitique et même de la géostratégie, à la recherche du destin de la France dans le monde, et non seulement cela, mais une géopolitique et géostratégie chrétienne, surnaturelle, car nous voudrions bien comprendre ce monde, tel que nous l'observons sur un planisphère.

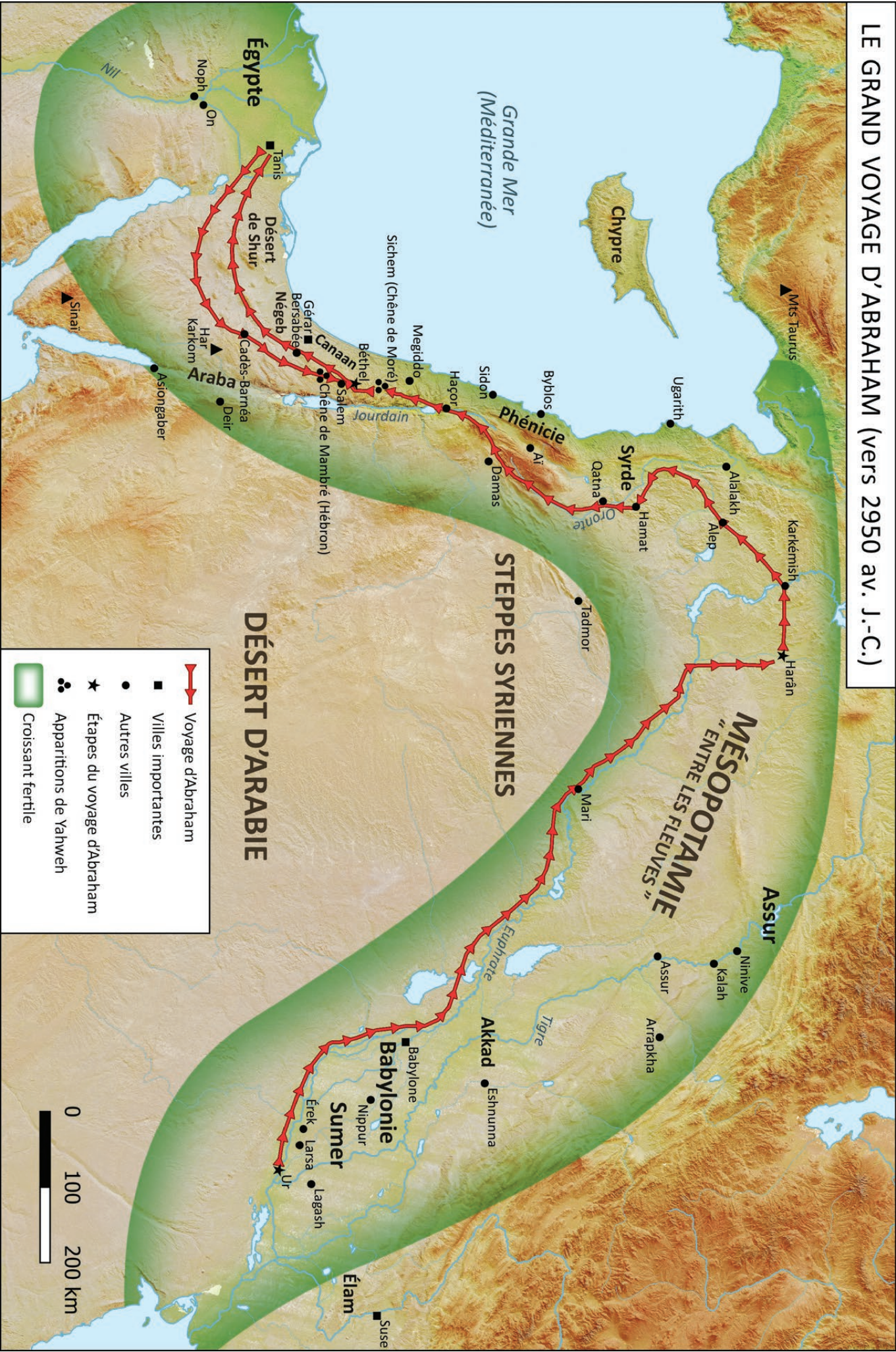
« Un planisphère, c'est une retranscription de la rotondité de la terre, de cette *sphère*, sur un plan. Ce sont les cinq continents, pour suivre la géographie classique. On voit dans les livres de géopolitique moderne, ou de géostratégie, toutes sortes de manières de présenter ce monde, en prenant pour centre le pôle Nord ou le pôle Sud, Moscou, New York ou San Francisco ; chacun se prend pour le centre du monde. Où est le centre du monde ? Que pourrait-on tirer de la contemplation d'un planisphère ? Qu'est-ce qui est important ? Pour qui ? Pour l'homme athée, ce qui est

important, c'est lui personnellement, tout seul. Pour Dieu, qu'est-ce qui est important ?

« Nous allons chercher quel est le dessein de Dieu, parce que toute cette forme des continents qui sont apparus dans le vaste océan, toute cette forme de ces océans a été voulue par Dieu ; tout est voulu par Dieu dans cette création, et donc Dieu devait avoir son idée. Ne pourrait-on pas trouver cette idée ? Nous allons la chercher.

« Évidemment, nous avons tout de suite une solution : nous ne cherchons pas Paris ni Rome, mais nous cherchons Bethléem où le Fils de Dieu s'est fait homme, puis Nazareth et Jérusalem. On voit très bien sur le planisphère que c'est dans une zone tempérée ; et après tout, Il aurait pu naître dans bien d'autres endroits que cette zone, par exemple dans le golfe du Mexique ou bien dans le golfe Persique, pourquoi pas dans la mer de Chine... Il y avait bien d'autres solutions, pourquoi celle-là ?

« Donc, nous allons essayer de chercher cela. Vous me direz que c'est impossible ? Si, si, c'est très possible, on va y arriver ! »



LES GRANDS EMPIRES DISPARUS.

« Tout de suite, il faut dire que tout ce qui est plus vieux que deux mille ans avant Jésus-Christ ne nous intéresse absolument pas.

« Dans la zone qui nous intéresse, dans ce Proche et ce Moyen-Orient antiques, on voit très bien sur les cartes que longtemps avant que nous existions, nous, comme civilisation, déjà deux civilisations s'opposaient l'une à l'autre. C'était d'une part l'empire de Babylone – plus exactement l'empire d'Assyrie, les Assyriens ont précédé les Babyloniens – empires continentaux, empires assez féroces, empires de religions très pessimistes. Ils se sont opposés – ce qu'expliquait monsieur Jacques Pirenne, qui est un catholique mais libéral – au royaume d'Égypte qui, lui, est un royaume éminemment maritime, comme le royaume de Phénicie, dont nous parlerons plus tard.

« Ces royaumes se sont opposés les uns aux autres pendant des siècles, pendant des millénaires, jusqu'à ce que le royaume des Mèdes et des Perses – situé dans les montagnes du plateau iranien actuel et du Kurdistan – envahisse le royaume de Babylone et ne le fasse disparaître. Voilà des grands royaumes qui ont occupé le monde.

« J'ai lu dernièrement un livre sur les Assyro-Chaldéens, énorme, retraçant leur histoire, pour autant qu'on peut la reconstituer, cela faisait bien sept cents pages ; à la sept cent unième page, j'ai conclu que j'avais perdu mon temps ! Il n'y avait que quelques pages par-ci par-là, sur les mythes babyloniens, qui m'ont servi, parce que cela éclaire la Bible ; quelques pages aussi sur la manière dont ces empires ont à maintes reprises fait la guerre à l'Égypte et ont envahi en passant la Palestine. Et finalement ce sont les Mèdes qui ont délivré ces malheureux juifs en exil à Babylone et leur ont permis de reconstruire leur Temple.

« Donc, ce qui m'intéressait dans cette énorme brique, c'était les rapports de ces immenses empires disparus et à jamais disparus avec cette Terre promise, avec cette Palestine. Le royaume d'Égypte, c'est pareil. Les vingt et une dynasties n'ont d'importance que parce qu'un certain Ramsès II a eu affaire à ces Hébreux qu'il a persécutés au temps de l'invasion hittite ; il avait autre chose à faire, finalement il les a laissés partir, et voilà !

« La carte n° 1 est très suggestive [*supra*, page 23]. Elle nous montre comment ces grands empires se sont installés dans des situations géographiques, des situations de géographie humaine favorables. C'est dans la Mésopotamie, comme le nom grec l'indique, c'est le "pays d'entre les deux fleuves", entre le Tigre et l'Euphrate, on en parle encore dans les journaux en ce moment, c'est l'Irak. Entre ces deux fleuves, profitant

de cette grande irrigation venant des sources très bonnes de la Turquie actuelle, ont vécu des masses de peuples. Parallèlement, dans la vallée et le delta du Nil, grâce à l'eau du Nil fécondant la terre une fois par an par ses inondations, un peuple nombreux s'est formé. Ces peuples ont grandi en force et ils se sont cherché querelle. Quand des puissances sont ainsi prospères, elles cherchent à s'étendre... Et comment faisaient-elles ? Le grand désert d'Arabie les sépare l'une de l'autre, mais c'est le "croissant fertile" qui va faire le lien entre les deux peuples : on remonte la vallée du Tigre puis de l'Euphrate, on va jusqu'à un petit pays qui est marqué là : Karkémish, un pays de rencontre entre les armées des deux camps à travers les siècles. À Karkémish, on reprend la vallée de l'Oronte, qui est la Syrie actuelle et le Liban, et on suit la côte vers l'Égypte, jusqu'à ce qu'on rencontre le pharaon avec ses armées, et la bataille se passe par là. Voilà comment ils se sont fait la guerre pendant deux mille ans. »

NOTRE PÈRE ABRAHAM.

« Le premier homme qui nous intéresse dans cette histoire s'appelle Abraham. Tous ces noms – les Aménophis, les Akhenaton et autres, d'Égypte, ou bien les Assurbanipal et Nabuchodonosor d'Assyrie, nous sont complètement indifférents, mais Abraham c'est notre père.

« Notre père Abraham est parti de Ur. Voyez sur votre carte, Ur est à l'est, sur les bords de l'Euphrate, presque à son embouchure. Il y a écrit *Sumer* : c'est la vieille civilisation sumérienne. Il était de cette famille ; cet Abram était païen et il avait oublié Dieu depuis longtemps.

« Puis il est parti de là et il est remonté sur l'Euphrate, et à un certain moment, avant d'atteindre Karkémish, il a pris un fleuve secondaire pour remonter à Harân. Il s'est fixé à Harân avec sa famille, probablement parce que, nomade, il avait envie de plus grands espaces, au-delà de la vallée basse très sédentarisée.

« Lorsqu'il était à Harân, il a entendu l'appel de Dieu. Dieu lui a dit : "*Va dans un pays que je te montrerai.*" Et il est descendu d'Harân, guidé par Dieu, poussé par l'Esprit-Saint. Il a suivi la trace des caravanes évidemment, sur le pourtour d'un désert inhabitable, il a pris la vallée de l'Oronte qu'il a remontée. Il a pris, non pas la voie de la mer, mais la voie de terre. Ensuite, en dessous de la Phénicie, on peut prendre ce qu'on appelle la Araba, qui est la voie de l'intérieur, une grande faille qui à ce moment-là était luxuriante, à l'endroit où la mer Morte va surgir plus tard. Il a descendu cette voie, il s'est seulement arrêté sur l'ordre de Dieu à un pays qui s'appelle Sichem. Poussé par la faim, bien que Dieu lui ait

promis ce pays, comme la famine sévissait dans le pays, il est descendu en Égypte. On le retrouve dans le delta du Nil, à Tanis. Un peu plus tard, il revint dans ce pays, poussé toujours par Dieu, et il s'installa à Sichem. Voilà notre Abraham qui a commencé cette pérégrination que son peuple connaîtra plusieurs fois, et que Jésus lui-même connaîtra quand il sera obligé de fuir en Égypte.

« Par Abraham, nous comprenons bien que ce lieu avait été prédestiné par Dieu. Abraham a vécu en 2950 avant Jésus-Christ. Il s'est installé dans ce petit pays, à Béthel, dans le pays de Juda, dans la montagne. C'est là qu'il s'est fixé, et sa descendance aussi, jusqu'à son exode en Égypte.

« Moïse reprendra tout ce peuple esclave du Pharaon, le libérera et il reviendra dans ce pays, à mains fortes et à bras étendus ; ils sont allés au Sinaï et ils sont revenus par l'intérieur des terres, par les plaines de Moab et même les montagnes de Moab à l'est, jusqu'au mont Nébo.

« C'est de là que Josué a occupé le pays. Lorsqu'ils ont été dans ce pays, ils se sont partagés, et les uns, les tribus les plus prospères, les plus puissantes, se sont installées dans le nord du pays ; Juda et Benjamin se sont contentés des montagnes, où il y a maintenant Jérusalem, mais Jérusalem n'existait pas encore, ou plus exactement c'était une cité cananéenne, située dans les montagnes ; ce seront les "montagnes de Juda". Tandis que les autres, les dix autres tribus étaient en Samarie et jusqu'en Galilée, et dans des plaines beaucoup plus prospères.

« Lorsque David fonde Jérusalem en l'an 950, c'est sur l'ordre de Dieu et c'est sur le plateau, c'est-à-dire dans les montagnes mêmes, à part des grands courants de civilisation. Et ensuite, c'est Juda qui va recevoir les promesses d'être l'ancêtre du Christ, et c'est là que cette monarchie va être gardée par Dieu contre tous les périls, que ce soit le péril égyptien – les Égyptiens qui montent le long de la côte –, ou que ce soit le péril des gens de Ninive, des Assyriens qui, dans de furieuses batailles, s'opposent aux Égyptiens. Tous ces gens-là déferleront sur la côte, et en 720 par exemple, ces Assyriens descendront, ils prendront Samarie, Samarie qui est la capitale des dix tribus rebelles à la tribu de Juda, et Samarie disparaîtra. Et dans son nid, là, cachée comme la colombe dans le creux du rocher, cette tribu de Juda restera à l'écart.

« Cent ans après, ce sont les terribles Chaldéens, dont la capitale est Babylone, qui viendront déferler à leur tour, et ils mettront même le siège devant Jérusalem, parce que les descendants de David n'ont pas observé la volonté des prophètes, à savoir qu'ils restent à part de ces conflits, qu'ils ne fassent pas de diplomatie comme les idolâtres, qu'ils croient en

leur Dieu capable de les protéger, et donc qu'ils ne fassent pas alliance avec l'Égyptien, pas plus avec l'Assyrien, pas plus avec le Chaldéen ; c'est Dieu qui doit les protéger. Or, les rois, Josias le premier, et ensuite ses descendants, son fils Joakîn et son frère Sédécias, cherchèrent à faire des alliances, ce qui fait que, au passage, les Chaldéens vinrent mettre le siège une fois, puis une seconde fois, devant Jérusalem. Jérusalem tomba, ce fut le châtement de ces rois, parce que, avec leur géostratégie purement païenne, ils avaient manqué de confiance en leur Dieu qui les aurait sauvés. Jérusalem a été détruite, ils sont repartis en esclavage, ils ont traversé le désert, mais ils l'ont traversé en suivant le croissant fertile, ils sont revenus à Babylone et ils y sont restés soixante-dix ans, esclaves. Dieu eut pitié d'eux.

« Nous évoquons de très grands empires et en deux mots, nous disons quel empire a été vainqueur, par exemple que Babylone a été vainqueur d'Assur, des Assyriens, a détruit Ninive et que l'empire de Babylone des Chaldéens a succédé aux Assyriens. C'est tout ce que nous en savons et c'est tout ce qu'il y a à en savoir. Ils ont fait la guerre à l'Égypte et, au passage, l'important est de savoir qu'ils ont pris Jérusalem, qu'ils ont emmené le roi Sédécias, les yeux crevés, à Babylone, ainsi que le petit roi Joakîn ; et pendant soixante-dix ans, nos Hébreux sont restés à Babylone en soupirant après Jérusalem.

« Nous allons accumuler des réflexions comme celles-là dans les prochaines conférences. Mais enfin, ce roi, ce petit Joakîn, au bout de quarante ans de prison à Babylone, avait tout pour désespérer. Jérusalem était détruite, les Samaritains s'étaient emparés de tout, des ruines des maisons, et des gens, il n'y avait plus d'espoir pour le peuple. Si ! Les prophètes disaient qu'ils y retourneraient. Isaïe, *l'Inconnu de l'exil*, Ézéchiël, disaient qu'ils y retourneraient, et ils attendaient.

« Pendant ce temps-là, vous aviez l'empire perse et l'empire des Mèdes, qui occupaient les montagnes de l'Iran actuel. Les batailles entre l'Iran et l'Irak actuels nous laissent complètement froids, cela n'a aucune importance pour nous, ça peut changer, et quel que soit le vainqueur, ça n'a aucune importance pour notre histoire.

« Mais là, ce qui était important, c'est que Cyrus le Perse, vainquit les Mèdes, reconstitua un immense empire dans ces montagnes et, un beau jour, descendit dans la plaine, prit Babylone. Babylone tomba, et Cyrus qui était un roi pratiquant la religion, ou la philosophie perse du mazdéisme, était un roi qui croyait en un Dieu spirituel et il fit grâce aux juifs à cause de cela. Il fraternisa avec eux dans le culte du Dieu invisible. Les juifs étaient les seuls, au milieu de tous ces idolâtres, à croire en un Dieu

unique et vrai, vivant et créateur du monde. Alors Cyrus, frappé de cela, leur permit de revenir à Jérusalem et de rebâtir leur Temple, de reprendre toutes les fonctions liturgiques, et encore avec beaucoup plus de faste et beaucoup plus de fidélité à la Loi qu'ils n'avaient eue. C'était en 535 avant Jésus-Christ. Et ainsi ils vécurent sous la domination assez favorable des Perses. »

LE MIRACLE GREC.

« Si les Perses avaient continué comme cela, on ne parlerait plus de toute cette histoire. Mais nous voyons à ce moment-là succéder à ces empires barbares qui vont disparaître dans le sable – aussi bien l'égyptien que le babylonien et le néo-babylonien – un petit peuple, un tout petit peuple, c'est le peuple grec qui est dans l'Achaïe et dans l'Attique. Dans ce pays s'est produit un miracle. Ce n'est pas un miracle de prophétie, mais les Pères de l'Église ont toujours pensé que si les Juifs ont été véritablement inspirés par Dieu, les Grecs eux ont eu l'illumination de la raison qui n'a pu leur être donnée à ce point, c'est-à-dire d'une manière si spéciale dans ce monde inculte et barbare, que par une volonté divine. C'est-à-dire que de la même manière que cette Terre promise avait été prédestinée par Dieu, au milieu de ces grands empires, mais un peu à l'écart, pour être le berceau de la religion et voir naître dans cette terre le Fils de Dieu fait homme, le Sauveur du monde, de la même manière, quoique un cran en dessous, Dieu avait choisi cet admirable pays de l'Attique pour être le berceau de la civilisation, car il fallait que la foi biblique soit adossée à la raison grecque.

« Bien vite cette Grèce s'est développée dans l'Ionie, c'est-à-dire dans notre Turquie, dans l'Asie Mineure actuelle, et dans ce qu'on a appelé la grande Grèce, en Sicile et dans la botte de l'Italie ; c'est un nouveau centre de l'histoire du monde. Ceux qui n'ont pas été influencés par la culture grecque restent des sauvages.

« Il faut dire que cette Grèce est toute proche de Samarie et de Jérusalem, et que, en 330, Alexandre le Grand, qui va pousser ses expéditions à l'est jusqu'à l'Indus, en passant, va cueillir Jérusalem ; pour lui, avec sa formidable armée, c'est une affaire de rien du tout. Jérusalem se rend tout de suite, elle passe de la domination perse à la domination des Grecs. Mais les Grecs persécuteront les juifs d'une manière véritablement très sévère, par exemple sous Antiochus Épiphane. Les juifs résisteront dans leur monothéisme à l'idolâtrie grecque, cependant la raison grecque va passer dans la Bible.

« Nous en parlions avec les frères hier : l'influence de la Chaldée et de l'Assyrie, dans la Bible, est très légère. Quelques mythes ont inspiré la forme littéraire

de présentation de la tour de Babel, du déluge, de la création et du péché originel. Que Moïse ait fait son éducation chez les pharaons, il est certes vrai que la conséquence en a été que les livres de la Loi juive sont imprégnés de certaines organisations, de certaines connaissances techniques de la vie administrative des sociétés, qui viennent de l'Égypte. Et donc notre Bible, le patrimoine religieux de l'humanité, est légèrement imprégnée de ces cultures qui maintenant ont disparu. Mais quand on en arrive aux livres les plus récents, le livre de la Sagesse par excellence, on observe que la culture grecque, la pensée grecque a été recueillie par les auteurs inspirés avec une immense satisfaction. Les choses les plus extraordinaires, c'est-à-dire la connaissance de l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire la connaissance de la sagesse comme étant une sorte de production divine servant d'exemple et d'instrument à la création, tout cela nous vient de la Grèce. Donc cette Grèce ne va cesser d'être liée par la volonté de Dieu à l'histoire du christianisme. Et dans la mesure où la Bible n'est plus entendue avec comme soubassement la raison grecque, celle d'Aristote et de Platon qui deviendra celle de saint Thomas et de saint Bonaventure, notre Bible devient l'objet d'une culture anglo-saxonne, protestante et destructrice. Immense respect pour la Grèce !

« Cette Grèce s'étend de telle manière que, pour un peu, elle deviendrait maîtresse du bassin méditerranéen. À ce moment-là, nous sommes en 330, Alexandre conquiert tout le Moyen-Orient et même jusqu'à l'Indus, mais il a vu trop grand et il doit abandonner tout ça à ses généraux.

« La Grèce va se disloquer, et il y a deux possibilités pour l'orthodromie, deux solutions pour l'avenir, la Grèce disparaissant de la scène du monde. Première possibilité : les Phéniciens – la Phénicie, tout à fait à l'est, juxta la Terre sainte au nord, c'est l'actuel Liban et l'actuelle Syrie –, de grands navigateurs, ont répandu leurs comptoirs commerciaux, et aussi leurs armées, sur la rive sud de la Méditerranée. Notamment à Carthage qui est devenue le centre d'une importante colonie phénicienne. Carthage va bloquer les détroits et va essayer de conquérir la Sicile. Entre la civilisation grecque, mal armée pour se défendre contre ces terribles militaires, et Carthage, un duel commence.

« Mais ce duel va être dépassé, parce qu'au même moment les Étrusques, dans l'Italie du nord ou l'Italie moyenne, sont en train de prendre une grande expansion, et en 753 avant Jésus-Christ, Rome se fonde. C'est la deuxième possibilité pour notre orthodromie. Rome existe déjà au moment où Carthage entre dans sa période d'expansion la plus grande : le choc va être terrible.

« Nous allons rencontrer ces données évidemment jusqu'à notre vingtième siècle. Si aujourd'hui ce ne sont pas les Carthaginois, c'est tout comme. Et quand on nous dit que demain, l'Algérie va peut-être avoir la bombe atomique, il faut nous dire : c'est Carthage contre Rome ; et à Rome, les plus sages répétaient : "Delenda Carthago", il faut détruire Carthage. Tant que Carthage ne sera pas détruite, nous ne pourrions pas respirer ! Carthage occupait la Sicile, Carthage occupait la Sardaigne, elle avait déjà pris Tanger, interdisant le passage de Tanger aux bateaux romains et grecs, et elle occupait le sud de l'Espagne, elle était jusqu'entre Nice et Monaco, à menacer directement Rome. Il y avait là un bras de fer.

« Rome, en trois guerres puniques reprit la Sicile en l'an 241 avant Jésus-Christ, reprit la Sardaigne en 231, reprit l'Espagne en 197 et enfin détruisit Carthage, en 146 avant Jésus-Christ. Rome devint la grande conquérante, devint l'empire du monde. »

L'ADMIRABLE ORDRE ROMAIN.

« Dieu a voulu associer à la Bible, qui vient de Jérusalem, dit-on – nous en dirons quelques mots – la sagesse grecque. Tant qu'il y aura une civilisation, la sagesse grecque en sera évidemment le soutien, le fondement obligatoire.

« Mais cette sagesse grecque et la Bible juive, et même la Bible chrétienne, manquaient d'une assise pratique, pragmatique, c'est-à-dire politique, et c'est Rome qui va être chargée de la lui donner.

« Dieu a donné à Rome, c'est un autre miracle dont on parle beaucoup moins, le sens de l'ordre, le sens de la loi. On voit Pilate, jugeant Jésus, voulant respecter la loi. Pour un Romain, la loi, c'est la condition de l'ordre. L'ordre est la condition de la prospérité des sociétés, et l'ordre se maintient par la force. Les légions romaines n'ont fait une grande œuvre dans cette conquête de tout le bassin méditerranéen et de bien plus loin encore, que parce qu'ils étaient convaincus que la force était nécessaire à l'établissement et au maintien de l'ordre, et que l'ordre ne pouvait exister qu'en vertu des lois, et que les lois étaient faites pour assurer à tous les citoyens d'une même cité ou d'un même empire la plus grande liberté, la plus grande dignité, la plus grande prospérité qu'il était possible, chacun étant évidemment contraint de se ranger à la loi commune.

« Voilà cette grandeur de Rome. Rome conquiert la Palestine en l'an 63 avant Jésus-Christ. Rome chasse les derniers des Grecs – il y a longtemps que cette civilisation est épuisée – et elle établit son ordre à Jérusalem, de telle manière que, quand le Christ va naître, les Romains sont là qui assurent l'ordre. C'est sous l'Empire d'Auguste. Auguste meurt en 14 après Jésus-Christ. »

LE VERBE S'EST FAIT CHAIR.

« L'Empire d'Auguste prépare la venue du Christ au monde, les portes du temple de Mars sont fermées, la guerre cesse dans tout l'univers et c'est dans une paix universelle que le Fils de Dieu se fait homme. Il se fait homme à Bethléem. Bientôt, dans l'influence de Rome, ses Apôtres vont pouvoir répandre le message évangélique partout dans le monde. Saint Pierre, puisque Jérusalem va être détruite selon les prophéties, veut gagner le centre de l'univers et il fonde sa chaire, la chaire du Pape, du Vicaire de Jésus-Christ, à Rome. Rome devient le centre de l'univers et l'Eglise catholique se fonde sur l'ordre romain, s'inspire de la sagesse grecque.

« Voilà comment, en deux temps trois mouvements, nous sommes passés d'une première centration géopolitique quelque part entre l'Égypte et la Mésopotamie, à une deuxième centration : Rome. Nous aurons à nous demander si, dans les deux mille ans qui viennent, le centre va se déplacer encore, vers Paris, et pourquoi pas Londres, pourquoi pas New York ou Washington, et Tokyo finalement. L'histoire est passionnante, mais ce n'est pas nous qui la gouvernons, c'est Celui qui est le Créateur et la Providence universelle [...]. »

TRANSITION PAR FRÈRE BRUNO.

Avec l'Empire romain, il y a un changement de plan dans l'orthodromie divine. Aussi bien du plan politique que du plan géographique. C'est très nouveau. Par contraste, l'épopée d'Alexandre, pourtant fulgurante, resta sans lendemain. Son immense empire fut divisé aussitôt après sa mort entre ses généraux, les diadoques, qui vont reconstituer les empires orientaux. Les Séleucides sur la Syrie et la Mésopotamie ; les Lagides en Égypte. Bref, ce sont les empires anciens qui reviennent, comme une mauvaise peinture ressort toujours sous la nouvelle. Il faut bien se rendre compte que la tradition des peuples l'emporte sur les intérêts et sur les idéologies... Du moins, tant que le Bon Dieu n'en décide pas autrement... Car avec la formation et l'expansion sans précédent de la civilisation romaine, en particulier sous le règne de César Auguste – contemporain de la naissance de Notre-Seigneur à Bethléem – une nouvelle étape de l'histoire universelle commence, ainsi que nous l'explique notre Père...

L'APOGÉE DE L'EMPIRE ROMAIN

(Extrait de la conférence du samedi 18 mai 1991).

« Prenez votre carte de l'Empire romain (*infra*, page 29) à son apogée, au deuxième siècle après Jésus-Christ. Elle est admirable pour ceux qui connaissent un peu la géographie de l'Europe et le développement de notre civilisation. Il y a quelque chose de très notable, c'est que la frontière de

cet Empire coïncidera avec la frontière de la civilisation. On peut dire que tous ceux qui ont été civilisés par les Romains, conquis par les Romains ont acquis un sens de l'État – un sens que je dirais maurassien pour faire court – de la politique conçue comme la recherche du bien commun par une autorité souveraine, en-dehors des luttes des partis. Ce n'est pas pour rien que la République romaine a fait place à l'Empire. C'était un bien. Les empereurs ont eu beau être de grands persécuteurs de l'Église, souvent des gens féroces et quelquefois des fous, comme Caligula, il n'empêche que ces empereurs avaient le sens de leur métier, le sens du bien commun à sauvegarder et, même renversés les uns par les autres, ils seront presque tous des hommes absolument remarquables.

« Ils ont entretenu cet Empire, et pendant longtemps, dans ses frontières naturelles. Ce sera une telle victoire, ils auront tellement imprégné ces populations, que lorsque les barbares déborderont ces frontières, les barbares eux-mêmes se feront assimiler.

« Déjà dans cette Rome impériale, on trouve les grandes caractéristiques qui font la gloire de la France colonisatrice. Nous sommes capables d'assimiler des populations entières, d'ouvrir un marché le lendemain d'un combat et d'établir un accord de vie commune avec des indigènes, exactement sur le même mode que les Romains employaient, que ce soit en Asie, à Jérusalem même, ou bien à Carthage, en Espagne, en France, en Angleterre et dans toutes les parties de l'Empire.

« Regardez donc cet Empire, tel que vous l'avez sur votre carte. Il a reconquis, après la chute de Carthage, toute l'Afrique bordant la Méditerranée. Évidemment, la Palestine est conquise définitivement. Après la destruction de Jérusalem en 70, les Juifs se révolteront de nouveau en 150-160 et seront exterminés. La province de Syrie borde l'Euphrate et prend le haut de ce fleuve comme frontière. Dans les hauts plateaux de Cappadoce, la frontière est un peu plus indistincte. Mais enfin, toute l'Ionie est aux mains des Romains. Constantin, en 325, a fondé Constantinople, de son nom tout simplement grécisé, et toute la Grèce est conquise. Ils ont même la mer Noire, avec la mer d'Azov, comme une colonie lointaine, comme un poste avancé au-devant des barbares. Ensuite la frontière suit le Danube ; le Danube restera pendant mille ans une frontière entre la civilisation et la barbarie, entre les peuples fixés dans des institutions inspirées de Rome, et les peuples barbares qui vont et viennent dans la plaine du nord de l'Europe. Suivons, et là nous avons de nouveau ce qu'on appelle le "limes", c'est-à-dire une frontière construite de main d'homme, comme une ligne Maginot, qui fait le lien entre Ratisbonne

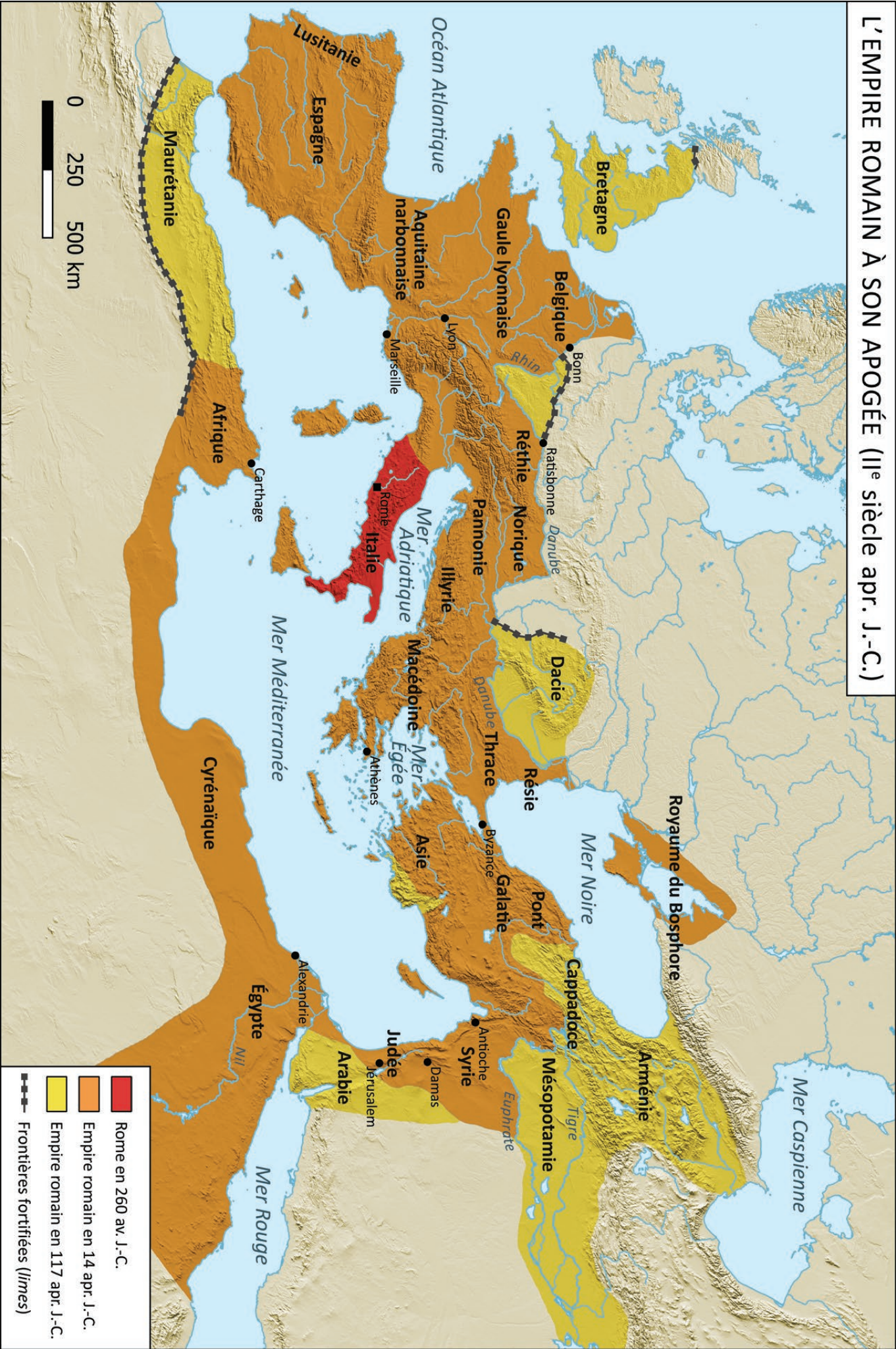
sur le Danube et Bonn sur le Rhin, et ensuite la frontière suit le Rhin jusqu'à la mer du Nord. Les fleuves du Danube et du Rhin paraissent avoir été voulus par Dieu, prédestinés à être une frontière, puisqu'ils se donnent comme une suite. Il y a un hiatus, ce sont les champs Décumates. C'est ce petit triangle qui est comme un poignard enfoncé dans la romanité, qui correspond à l'heure actuelle à la forêt Noire et au duché de Bade. Les Romains ont construit ce "limes", qui a trois cents kilomètres de long et qui va résister aux invasions pendant trois siècles. Voilà l'Empire romain dans toute sa beauté, la Gaule est toute entière conquise. »

LA CONQUÊTE DE LA GAULE.

« Comment la Gaule a-t-elle été conquise ? César, ayant obtenu l'autorité sur la Narbonnaise – ainsi d'ailleurs que sur la Gaule cisalpine, qui est de l'autre côté des Alpes et qui correspond à la Savoie et à la vallée du Pô – part de la Provence actuelle et va remonter le Rhône. Déjà les Grecs connaissaient ce passage. Deux siècles avant, lorsque les Carthaginois avaient pris Tanger, ils s'étaient emparés des colonnes d'Hercule et avaient barré le passage du détroit de Gibraltar. Or, les Grecs franchissaient les colonnes d'Hercule pour aller en Écosse chercher de l'étain, figurez-vous, et d'autres métaux rares. Lorsque les Colonnes d'Hercule ont été barrées, il a fallu qu'ils trouvent un autre passage. C'est à partir de ce moment-là qu'ils ont mis leur cargaison à terre en arrivant à Massilia – notre Marseille, ou Phocée anciennement – et qu'ils se sont mis à remonter la vallée du Rhône, puis la vallée de la Saône, et de là ils déchargeaient pour passer à la vallée de la Seine. Ils passaient sur la route devant notre maison – je me rappelle quand j'étais jeune, je les voyais passer ! C'était au troisième siècle avant Jésus-Christ !

« Près des sources de la Seine, on a découvert le sépulcre d'une prêtresse, à Vix, la "Dame de Vix", et des objets d'orfèvrerie, un diadème, une amphore, un vase grec de deux mètres de haut pesant une tonne, c'est quelque chose d'extraordinaire. Depuis deux siècles et demi, trois siècles déjà, les Grecs passaient sans s'arrêter, et tout de même initiaient les Gaulois à la civilisation. Les Gaulois n'étaient pas absolument des barbares, mais ils étaient anarchiques. Les Romains vont mettre de l'ordre.

« Comment va s'y prendre César ? Il va lui-même remonter le Rhône, sur lequel des villes gauloises étaient déjà fondées, où les Grecs avaient droit de citoyenneté – Arles, Vienne, Lyon – puis remontant la vallée de la Saône, notre César va prendre la Gaule comme d'un tour de main, ce qui montre que la Gaule était prédestinée à être un pays bien rassemblé. Il y a un château d'eau au centre de la Gaule, c'est



l'Auvergne. Il y a une ouverture vers le nord qui va jusqu'à Reims ; évidemment, César au passage prend Reims, et cette tribu gauloise lui sera absolument fidèle. Lorsqu'il est à Reims, il fait une incursion contre les Germains pour essayer de les repousser au-delà du Rhin. Le Rhin est la frontière naturelle de la Gaule, c'est la première fois qu'on le voit, mais on le verra tout au long de notre histoire.

« Ayant refoulé les Germains au-delà du Rhin, il mate les autres barbares qui peuvent mettre en péril l'occupation romaine de la Gaule. Il fait deux incursions en l'an 55 d'abord et l'année suivante en 54. Chaque année, il refaisait son tour et il allait plus loin pour administrer une sévère claque à ceux qu'on appelait alors les Bretons, qui occupaient l'Angleterre actuelle.

« C'est tout à fait remarquable, c'est le *DE BELLO GALLICO*, c'est une œuvre d'une prodigieuse intelligence. Évidemment, César se flatte ! – ses secrétaires, qui ont écrit la chose en partie pour lui, lui ont donné les bons documents – mais il se montre un homme extraordinairement intelligent. Il faut déjà être assez intelligent pour se montrer un homme intelligent ! Là où il durcit un peu le trait, c'est qu'il représente les Gaulois comme des imbéciles, en particulier Vercingétorix, au point qu'il y a une thèse qui a été faite il y a peu de temps pour nous démontrer que Vercingétorix, en fait, trahissait les Gaulois, tellement toutes ses décisions étaient stupides. La vérité doit être entre les deux.

« Toujours est-il que notre César ayant ramassé toute la Gaule dans son tour de main, se retrouve à attaquer les Gaulois dans leurs citadelles. Il faut être passé à Clermont et au pied de Gergovie pour voir que c'était véritablement les arrières de la Gaule, et qu'en attaquant d'une part l'Auvergne, ensuite le Morvan à Bibracte, César était en train de chasser les Gaulois de leurs repaires pour les amener dans une plaine plus facile pour le combat ; cette plaine où tout se terminera, c'est à Alésia, en 52, où Vercingétorix est contraint de se rendre. Voilà, cette admirable conquête de la Gaule par César. C'est un triomphe. Malheureusement, César, peu de temps après, se fait assassiner, le 15 mars 44 avant Jésus-Christ.

« L'empereur Auguste va réorganiser la Gaule et l'Espagne, de telle manière que cette organisation va durer pendant des siècles. Il meurt le 19 août 14 après Jésus-Christ.

« Tibère, avant de devenir empereur, se porte jusqu'en Germanie en 9 après Jésus-Christ et remporte la victoire de Teutobourg. Nous voyons que l'empire a un ennemi sur terre : ce sont les Germains, qu'il faut perpétuellement repousser.

« Si Rome n'eût connu la décadence païenne, elle aurait constitué un ensemble méditerranéen englobant

tout notre Midi français. Il n'y a qu'à voir la carte pour comprendre que cette *Mare nostrum*, la mer Méditerranée, avec ses marées peu amples, son climat très tempéré, ses côtes très propices aux installations portuaires, toute cette Méditerranée – la petite Méditerranée occidentale – ne demandait pas grand soin pour devenir le lac intérieur d'un royaume ou d'un empire extrêmement bien protégé. »

LA DÉCADENCE DE ROME.

« Mais Rome tombe dans une décadence profonde. Pourquoi ? Parce que Rome n'a pas voulu se convertir, les Romains sont restés païens, le Sénat est resté païen jusqu'à la destruction de Rome sous les coups des barbares. Ce paganisme entraînait la dénatalité, l'avortement, la révolte des esclaves – Spartacus – et une sorte de socialisme, d'asphyxie de l'économie sous des réglementations tout à fait conformes à ce que nous vivons actuellement. Tout cela devait mener Rome à fléchir dans sa discipline, à recruter des soldats, principalement des mercenaires d'autres nations, beaucoup de Gaulois qui étaient courageux – les Galates, que saint Paul a rencontrés lors de ses prédications en Macédoine –, mais ces mercenaires ont commencé à prendre l'habitude de porter leur général en triomphe pour qu'il devienne l'empereur, et cela a été le commencement de la fin.

« Je ne parle pas davantage de Rome, mais enfin cet Empire romain est une splendeur qui connaît son apogée sous Trajan, en l'an 117. Et, de fait, c'est absolument la carte de l'empire de Trajan que nous avons ici.

« Le christianisme se répand lentement. Il est très notable que c'est dans les villes, en s'adressant aux élites, peut-être aux esclaves, mais les esclaves souvent étaient plus intelligents que leurs maîtres parce que c'étaient des Grecs, qui étaient pédagogues dans les maisons aristocratiques romaines. Bref, c'est par la prédication aux gens des villes romaines que le christianisme, encore en langue grecque d'ailleurs, s'est propagé en Espagne, et en Gaule en particulier. On le suit, de trace en trace, d'une ville à l'autre.

« Constantin se convertit après la bataille du pont Milvius et donne la liberté aux chrétiens. Alors les masses des villes se convertissent. Ensuite c'est saint Martin en France qui s'adressera aux campagnes restées très idolâtres. Mais le christianisme, pas plus que la romanité, n'a rencontré d'obstacle en Gaule. C'est absolument stupide de faire le procès de César, de dire que c'est très regrettable que la Gaule ait été occupée ; et dans la foulée, les mêmes gens de la prétendue "Nouvelle Droite" disent aussi bien que cela a été un malheur double : d'abord l'occupation romaine, ensuite l'occupation chrétienne, la conversion chrétienne. En fait, ce sont les deux grands honneurs

de notre Gaule qui aurait végété comme les autres peuples barbares si elle n'avait pas connu l'ordre romain, et dans le cadre de cet ordre romain la civilisation chrétienne. Nous sommes gallo-romains et catholiques [...]. »

CONCLUSION PAR FRÈRE BRUNO

Après Jérusalem, Athènes et l'Empire romain, c'est l'universalisme chrétien, c'est l'Église, qui devient la nouvelle « force axiale » de l'histoire, selon l'expression qu'aimait notre Père. Jésus-Christ est venu instaurer son Royaume dans l'histoire et cette réalisation temporelle, politique, s'appelle la Chrétienté. Il s'agit cette fois d'une instauration définitive, dans le cadre de l'Alliance nouvelle et éternelle scellée par le Sacrifice de la Croix. La Chrétienté, c'est le salut offert à toute l'humanité.

Ce que nous voulons c'est entrer dans ce dessein historique de Dieu, que notre Père appelle l'orthodromie. C'est donc l'histoire qui est la reine des sciences !

« Notre théologie chrétienne n'est pas une idéologie déduite d'une intelligence pure, de grands principes, elle n'est pas une illusion, un ensemble de mythes satisfaisants pour le cœur : notre théologie chrétienne est une vérité révélée dans l'histoire. Le dessein de Dieu se révèle dans la réalisation des prophéties. Quand Yahweh promet à Abraham, en 2950 avant Jésus-Christ, que sa race sera une race innombrable, qu'il occupera cette terre sur laquelle il pose les pieds et que ses descendants la posséderont, c'est une prophétie ; ensuite, 2950 ans vont vérifier cette prophétie. » (sermon du 19 mai 1991) Il en sera de même des promesses faites à David et de toutes les prophéties venues du Ciel qui suivront, particulièrement de celles qui jalonnent notre histoire de France.

Par son application continuelle et adorante à la Révélation divine, notre Père nous a enseigné une manière nouvelle de faire de l'histoire, à la fois existentielle et relationnelle. L'approche existentielle, positive, c'est l'attention portée au seul réel, c'est-à-dire à des événements historiques scientifiquement établis, dégagés de toute idéologie. L'approche relationnelle, quant à elle, implique de considérer les événements historiques à la lumière de l'ensemble des relations qui constituent les individus et les peuples. Pour cela, il ne faut négliger aucune discipline. C'est justement le croisement des disciplines qui fait toute la richesse de l'analyse géopolitique de notre Père, puisque, par là, elle aboutit à « une science ou connaissance approfondie, totale, de chaque élément social, de chaque nation, de sa vie, de son présent, de son passé, et de sa situation particulière dans le

monde, enfin de sa place dans le dessein de Dieu » (CRC n° 196, janvier 1984, *POLITIQUE TOTALE*, p. 14). Et cette science vise à l'action, elle doit servir à tirer des conclusions pour l'avenir de la Chrétienté. Notre Père pendant trente ans s'est livré à ce travail de prospective devant le public de la Mutualité, et les prévisions qu'il faisait se sont invariablement réalisées. Et ça continue !

Parce qu'il avait cette ouverture d'esprit et cette foi ardente, notre Père a compris toute la portée pour notre temps de la Révélation de Notre-Dame à Fatima. Comme autrefois Yahweh avait révélé l'avenir à Abraham ; comme autrefois Notre-Seigneur avait annoncé la chute de Jérusalem et l'instauration de son Royaume sur le fondement de l'Empire romain ; de même, à Fatima, le 13 juillet 1917, Notre-Dame a annoncé prophétiquement toute l'histoire du vingtième siècle. La volonté de Dieu d'instaurer dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, tel est le fait majeur, le seul vraiment important, à la lumière duquel toute notre histoire contemporaine prend son sens. Voilà pourquoi notre Père avouait en 1991 « *ne plus pouvoir faire de géopolitique et de géostratégie sans faire appel à la Vierge Marie, à ses révélations pour le vingtième siècle* ».

Ce que la Sainte Vierge nous a rappelé à Fatima, c'est que la « force axiale » de l'histoire passe encore et toujours par Rome : c'est l'Église et c'est la Chrétienté.

En 1917, au moment où Notre-Dame descend sur la terre, l'Église affronte depuis plus d'un siècle, dans un terrible combat, les idées de 1789 et les hommes impies qui prétendent les imposer au monde entier. Or, avec le funeste pontificat de Léon XIII, les erreurs modernes ont pénétré dans le sein même de l'Église. Nous écouterons frère Pascal nous montrer le travail de démolition de la Chrétienté entrepris par ce pontife déjà « *vacillant* ». En 1917, en dépit du pontificat réparateur de saint Pie X, la Grande Guerre, *Il Guerrone*, qu'il voyait venir avec effroi, est en train de ravager toute la civilisation chrétienne. Déjà se prépare cette fausse paix de 1918-1919 par laquelle les franc-maçons et les démocrates vont prétendre effacer les dernières traces de cette civilisation chrétienne pour remodeler l'Europe à leur idée, selon leur désir.

Dans ce grand bouleversement, est-ce que l'Église n'est pas en train de s'effacer de la scène de l'histoire ? Est-ce que la force axiale ne va pas passer ailleurs ? Par exemple, dans ce communisme léniniste qui triomphe à Moscou au mois d'octobre de la même année ? Ou dans le démocratisme d'une « Société des nations » ? Ou dans les fascismes païens ? Y a-t-il seulement encore une force axiale à l'œuvre dans le monde ? Heureusement, Notre-Dame

est descendue à la Cova da Iria pour nous confirmer dans la foi, en nous annonçant : *« À la fin mon Cœur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacrera la Russie qui se convertira, et il sera donné au monde un certain temps de paix. Au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi. »*

Voilà l'axe directeur de tous nos travaux.

Concluons donc cette première conférence par un bilan orthodromique de ces premiers millénaires, de cette « préhistoire du salut », comme dit notre Père :

« Que reste-t-il des grands empires mésopotamiens, assyriens, babyloniens, mèdes et perses ? Ces grands empires qui ont occupé le devant de la scène, qui ont occupé l'histoire pendant plusieurs millénaires ? Rien ! Il ne reste qu'un folklore impressionnant, quelques matériaux pour la Bible, et le souvenir d'un orgueil monstrueux d'hommes somme toute cruels et barbares. Babel, c'est Babylone. La tour de Babel en est la figuration éternelle, reprise dans la Bible. Et les Égyptiens ? Il en va à peu près de même. Ce n'est plus le devant de la scène, ce n'est pas là que se jouent les destinées du monde. » Aussi, gardons-nous bien de prendre parti dans les querelles entre Arabes, entre musulmans, entre Perses et Arabes, entre juifs et musulmans, etc.

« Que reste-t-il de l'installation des Hébreux en Terre sainte ? Rien ! Il y a quelque chose de frappant, c'est l'absence de vestiges de cette civilisation de l'Ancien Testament. Les palais de Samarie ont été détruits à jamais par les hordes de Sennachérib. Jérusalem a été détruite, à jamais. Son Temple a été reconstruit au retour de Babylone, il sera encore amélioré, embelli par la nouvelle construction d'Hérode au temps même du Christ... Et il n'en reste plus pierre sur pierre ! Et quand on va en Palestine, on ne trouve point de civilisation juive. Tout ce que l'on trouve de beaux monuments, ce sont les restes d'une brillante civilisation qui est la civilisation française des Croisades, des royaumes de Jérusalem, d'Édesse et autres, nous en reparlerons. De la Bible, il ne reste rien que ce livre. C'est un livre écrit, c'est une écriture qui a besoin d'un esprit, et c'est l'Église qui l'a ressaisi. Voilà pourquoi il faut dire qu'il ne reste rien du peuple juif : une épopée, qui nous dicte bien des leçons surnaturelles, celles des prophètes, mais ce peuple juif a rompu l'alliance en crucifiant son Sauveur et, en châtiment, Dieu l'a dépouillé de sa terre et l'a dispersé. La main de Dieu pèsera sur eux jusqu'à ce qu'ils se convertissent. Voilà pourquoi en face des revendications des juifs, nous restons froids. La force axiale de l'histoire ne passe plus par eux. »

« Que reste-t-il de la Grèce ? La Grèce elle-même est momifiée, elle ne présente plus que de belles ruines, et un peuple abâtardi, parce qu'il s'est laissé

conquérir par le schisme, parce qu'il s'est endormi. La Grèce n'est plus vivante pour nous, mais c'est un héritage, un héritage qui est passé dans la Bible. Son corps est mort, enseveli, mais son esprit vit en nous, et c'est le principal. Et donc, la Grèce nous est chère, à cause de ce que Rome et l'Église en ont conservé. »

« Que reste-t-il de Carthage ? Il y a encore quelques ruines de Carthage, que les touristes visitent dans leur séjour en Tunisie. Mais ce qui reste de Carthage, c'est un avertissement, c'est la menace qu'il y a des peuples mauvais, qu'il y a des peuples ennemis, dont toute la préoccupation est de détruire pour régner. C'est l'avertissement qu'il faut se méfier lorsqu'une puissance maritime s'installe dans le sud de la Méditerranée. C'est le moyen de prendre à revers la Chrétienté. » C'est un fait géopolitique constant depuis Carthage jusqu'au FLN allié à l'URSS hier et jusqu'à l'expansionnisme du « sultan » Erdogan aujourd'hui. Le crime c'est encore et toujours d'avoir abandonné l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, et d'avoir chassé les Italiens de Libye...

Que reste-t-il, enfin, de ce peuple gallo-romain qui s'est si facilement ouvert aux évangélistes des premiers siècles ?

Il reste l'attachement profond, vital de notre peuple français à l'Église catholique. *« Dans le désarroi produit par l'affaiblissement de Rome et l'occupation progressive de la Gaule par les Barbares au cinquième siècle, l'Église fut le soutien des populations romaines abandonnées par l'Empire, et on a pu dire qu'elle leur fut comme une patrie »,* écrit Ferdinand Lot (*LA NAISSANCE DE LA FRANCE*, p. 231, cité dans la CRC n° 198, mars 1984).

C'est l'Église catholique romaine qui a fait cette unité et cette continuité si caractéristiques de notre histoire nationale.

Notre Père écrivait : *« Orphelins de Rome, les Gallo-Romains découvraient dans l'Église paternelle et maternelle, épiscopale et monastique, vraiment une cité permanente, la patrie où se réfugiait toute leur espérance. Quand on se demandera où et quand, et sous quelle poussée est né le sentiment national, il faudra se souvenir des propos de Ferdinand Lot. Dès avant "les quarante rois qui en mille ans firent la France", l'amour de la patrie était né de l'Église et nous pourrions nous vanter, avant d'être français, de cette lointaine et noble appartenance : Nous sommes gallo-romains et chrétiens catholiques ! Et lorsque les Francs conquerront la Gaule chrétienne, ils seront eux-mêmes conquis et convertis à leur tour. "Gallia capta ferum coepit victorem !" La Gaule conquise a conquis son vainqueur ! »* Ce sera l'objet de la prochaine conférence, si Dieu le veut.

(père Bruno de Jésus-Marie.)

La première soirée de notre Camp de la Phalange 2021, prolongeant la première conférence de géopolitique, était consacrée aux articles publiés par notre Père dans les années 1950 sous le pseudonyme d'Amicus. Dès les premières années de son combat de contre-révolution française et de contre-réforme catholique, les analyses géopolitiques de notre Père frappent par leur appréhension globale, totale, des événements. Nous publions ici un résumé de la présentation accompagné, en exemple, de l'un des cinq articles lus par nos frères au cours de la soirée (voir PC 84.2).

LA GÉOPOLITIQUE CATHOLIQUE D'AMICUS

« **C**OMMENT garder l'espérance, ô mon Dieu, quand le monde est emporté vers l'abîme de l'erreur et du mal absolu, dans le chaos de la sottise orgueilleuse où il est : Russie, Amérique, misérables libéraux et démocrates français ?... Ô Jésus, votre seule présence nous garde de l'acte du désespoir et de sa démesure. Cette guerre est sainte et voilà pourquoi notre espérance survit à l'attente. »

Ces lignes ardentes ont jailli d'un cœur de vingt-cinq ans, épris de Jésus seul, d'un cœur de prêtre anxieux de servir sa Patrie : celui du jeune abbé de Nantes, notre bien-aimé Père. Écrites le 21 avril 1949, elles révèlent dans quels sentiments il avait entrepris, depuis le début de l'année, de collaborer à la rédaction du journal de l'Action française, *ASPECTS DE LA FRANCE*. Sous le nom d'Amicus, il y tint jusqu'en 1952 la chronique de politique religieuse.

« Politique religieuse », pourquoi ? Parce que s'il est vrai que ce sont les idées qui mènent le monde, celles qui suscitent les plus grands enthousiasmes et soulèvent le plus puissamment les masses sont les idées religieuses. Précisément, dans ces années 1950, Amicus va se trouver au nœud de la dénonciation d'un des événements géopolitiques majeurs du vingtième siècle : le ralliement doctrinal de l'Église institutionnelle à la Révolution. Désormais, plus aucune force ne s'oppose à l'expansion destructrice de la Révolution française dans le monde entier.

En lisant quelques-uns des articles du jeune abbé de Nantes, nous constatons une nouvelle fois que, chez lui, la sagesse « n'attendit pas le nombre des années ». Ses analyses d'alors étayaient encore notre compréhension des grands enjeux stratégiques d'aujourd'hui. Son intelligence géopolitique est d'abord historique, car « le riche passé d'où nous venons donne sa force à l'avenir que nous faisons » (*LETTRE À MES AMIS* n° 37). Notre Père découvre dans l'histoire du monde une force axiale qui la guide, à savoir l'instauration du royaume de Dieu. Mais ce merveilleux plan divin est tragiquement combattu et, en bon disciple de l'école de pensée d'Action française, Amicus s'efforce de *savoir*, c'est-à-dire de comprendre les grandes cassures, les grands obstacles, identifier les ennemis de ce plan divin, mettre en lumière les clefs du monde actuel, pour *prévoir* où il va, afin de *pourvoir* aux meilleures solutions.

Mais ce n'est pas tout : au fil de ses articles, Amicus instille à son lecteur d'Action française le « petit » élément qui manquait à la doctrine maurrassienne d'empirisme organisateur... Le Maître de l'Histoire c'est le Bon Dieu et son action est tangible, ô combien, à l'homme qui ne s'aveugle pas volontairement.

Voici donc, en exemple, un article daté du 4 janvier 1950. Plutôt que la repentance et la fausse honte, Amicus prêche au civilisé quel devoir est le sien vis-à-vis de ceux qui n'ont pas reçu autant que lui. Certaines nations sont privilégiées par Dieu, c'est évident, mais c'est afin de transmettre cet héritage aux peuples qui en attendent le bienfait... Tel fut l'idéal de la Chrétienté. Les nations chrétiennes sont parties au-delà des mers, en pays barbares, pour les soumettre, les convertir et leur apporter la lumière du Christ avec leur civilisation. Œuvre admirable, orthodromique, que l'on ne peut qu'aspirer à recommencer, à l'heure de Dieu.

L'article commence par une allusion aux événements dramatiques d'Indonésie où, à la fin de l'année 1949, les Pays-Bas furent contraints, sous la pression de l'ONU et des USA, de reconnaître une jeune République indonésienne indépendante. Amicus prévoyait le drame qui allait venir, et l'avenir lui a donné raison. Depuis soixante ans, les guerres civiles n'ont cessé d'ensanglanter l'archipel, le plus souvent suscitées par les islamistes s'en prenant avec férocité aux populations catholiques. On se souvient du génocide à Timor en 1999... C'est l'occasion pour Amicus de rappeler les fondements évangéliques et traditionnels de l'œuvre colonisatrice des pays chrétiens.

« LE BILAN DES FOLLES CONQUÊTES »

« **L**ES États-Unis d'Indonésie proclamés. » Ces grands mots marquent la triste annonce d'un nouveau recul : la Hollande a dû abandonner un Empire, une nouvelle portion du monde est arrachée à la civilisation et les indigènes sont laissés à leur propre gouvernement ; le sang indonésien va couler et ces pays vont se dissoudre dans des guerres civiles interminables.

Les vieux peuples étaient-ils « *colonialistes* » ? Nous nous serions volontiers employés à leur demander plus de bienveillance et d'humanité. L'immédiat, le certain, c'est le retour à la barbarie des peuples que les Occidentaux abandonnent. Barbarie savante, mais barbarie de refus et de révolte contre *le meilleur* qui avait été implanté, anarchie que sanctionne la volonté perverse et la raison orgueilleuse

Nous accepterions ces ruptures comme la triste volonté de peuples qui ont résisté à l'Évangile ; nous reprendrions l'œuvre de civilisation courageusement, à partir des anciens remparts, Mayence, Prague et Vienne, Constantinople et Alger, si nous ne savions qu'ils sont perdus pour la civilisation et pour le christianisme par la faute d'hommes de notre sang qui voulurent la révolte, qui rêvèrent cette rupture nouvelle de la Chrétienté universelle. Ils ont persuadé les gens de chez nous que leur rôle de tuteurs et de chefs, leur mission d'apôtres et de protecteurs étaient finis parce que la « lumière » de l'Égalité humaine avait lui sur notre siècle.

UN MONDE LIBRE, ÉGAL, FRATERNEL.

Après la Révolution, ce que la France avait de meilleur, de plus courageux et de plus dévoué, s'en alla par le monde, avide de recréer des communautés où se donner librement, protéger et éduquer ; marins et missionnaires ont légué aux

jeunes Français un Empire à évangéliser et pacifier, perfectionner...

La Démocratie ne pouvait tolérer une œuvre aussi contraignante : on trouva des clercs, des « journalistes chrétiens », des aristocrates ou fils de bourgeois pervertis pour faire renier à la caste fermée de ces rois du monde, la grandeur de leur sang et de leur mission. Il fallut qu'une conjuration, une *Église utopique*, s'avisât de faire rendre par certains jeunes chrétiens un culte à l'Idée d'Humanité. Ce nouveau « *dévouement* » les déracinerait de Rome et de la patrie. Il parut plus beau que le devoir.

L'Europe a perdu le monde, la France a mené son Empire au malheur le jour où les fils de soldats, les futurs missionnaires et les jeunes filles appelées à la vocation religieuse apprirent à rêver d'un monde libre, égal et fraternel. Ils en oublièrent le legs paternel, le devoir pressant imposé par l'histoire de leur nation, ils renoncèrent à une souveraineté qui ne leur était pas offerte mais imposée. La faute des idéalistes chrétiens fut de prêcher un idéal opposé à l'œuvre historique entreprise ; aucune volonté individuelle ne pouvait refuser la garde et le dévouement à l'Empire, ni le rôle civilisateur. Le *mythe de l'égalité évangélique* des peuples, de l'émancipation des sujets et de la fraternité des nations n'est que le couvert odieux d'une trahison du devoir national... Fallait-il brandir l'Évangile pour réussir une telle perversion des esprits ? À mesure que s'étend le champ de la guerre et de la barbarie sur notre globe, la faute de ces faux témoins de Dieu apparaît dans son immensité.

LE DEVOIR PATERNEL DES CIVILISÉS.

Cette figure abstraite d'un monde libre, égal et fraternel ne correspondait à rien ; elle a

dirigé les peuples, commandé les décisions internationales mais elle trahit aujourd'hui son irréalité, sa fausseté première, par l'ère de terreur qu'elle ouvre.

La Syrie et la Palestine s'épuisent en guerres civiles, l'Indochine peut disparaître sous la vague de la barbarie russe, le petit bourgeois ou le clerc idéaliste se réjouissent du triomphe de leurs idées... Ils oublient hypocritement que leur vie et leurs biens sont protégés à cette heure même par un ordre, des institutions et une police fort peu démocratiques dont ils voudraient priver tous les autres hommes. Apprenons vite à leurs enfants la belle mission du privilégié de la civilisation, celle de faire participer les peuples lointains à ces bienfaits politiques et religieux.

L'utopie de la démocratie chrétienne ne peut pas être enseignée à la jeunesse chrétienne, les barbares nous serrent de trop près. Il faut reprendre conscience de notre supériorité, de la sagesse souveraine qui nous a été léguée. Que les jeunes Français connaissent la détresse profonde des peuples qui n'ont pas mille ans de tradition chrétienne et qui en attendent le bienfait de nous seuls. Ils apprendront que la civilisation n'a jamais connu l'égalité démocratique mais la tradition paternelle ; nos vieux peuples ont une paternité à exercer vis-à-vis des peuples neufs, et ce devoir est sacré, venu de Dieu qui fonde et développe son Église par des peuples choisis. Nous contraindre à la plus sotte « humilité », exalter chez les barbares le plus fou des orgueils, voilà ce que la démocratie chrétienne s'est permis depuis un demi-siècle ; nous y avons appris au moins les menaces qui pèsent sur une civilisation et une Église qui reposent toutes deux sur cette transmission hiérarchique.

(AMICUS, 4 janvier 1950)



GRÂCE D'ÉLECTION

JE ne dis pas : « grâce électorale » ! S'il est une élection qui nous tienne à cœur, c'est celle de l'Immaculée Conception, avant tous les siècles et, par suite, celle de notre Père, mis à part pour publier et défendre ses gloires. Notre grâce d'élection, à nous ses disciples, est d'appartenir à la Phalange de l'Immaculée, ou même d'avoir entendu l'appel à la vie parfaite. La dernière en date est notre petite sœur Quitterie, entrée au postulat de la maison Sainte-Marie le 1^{er} octobre : sans nul doute envoyée en renfort par notre sœur Kateri, en cette veille de Congrès !

CINQUANTE-DEUXIÈME CONGRÈS

C'est avec empressement que nos amis rallièrent la maison Saint-Joseph, les 2 et 3 octobre : joie des retrouvailles après deux ans de séparation ! Joie, surtout, de ressentir notre unanimité phalangiste.

Après l'échange des "nouvelles de la famille" et le visionnage de l'oratorio de frère Henry sur la mission jésuite en Nouvelle-France, ils écoutèrent avec avidité notre frère préciser notre position CRC sur les questions difficiles de l'actualité.

L'oraison du dimanche matin permit à frère Bruno de définir la grâce de la vie religieuse à l'école de notre Père : « *Les vœux religieux sont le super-sacrement d'un super-mariage.* » Enseignement de contre-réforme – à écouter dans les *logia* ! – à l'heure où dans le sillage d'un concile qui a prétendu abolir la supériorité des états de perfection, le pape François s'acharne à détruire les ordres religieux.

La matinée permit à notre frère de donner un magistral exposé de géopolitique sur l'Afghanistan. Le faisceau des analyses politiques et économiques, diplomatiques et militaires, ethniques, historiques et surtout religieuses, met en lumière les causes et les conséquences de la tragique victoire des talibans, de l'islam le plus arriéré, sur l'Occident. Ce serait accablant si la Russie ne veillait pas...

L'après-midi, frère Bruno compléta son analyse du *motu proprio TRADITIONIS CUSTODES* (voir *supra*, p. 1-6) par une admirable conférence sur le Saint-Sacrifice de la messe. C'est devenu un sujet de débat : les opinions sont divisées, mais l'ignorance est générale ! Notre Père est le seul théologien à savoir en exprimer le mystère total : l'Action de Jésus-Christ lui-même, réellement présent, réitérant le Sacrifice de la Croix pour renouveler son Alliance avec l'Église et s'unir à chacun des fidèles.

Lors de la messe de Notre-Dame du très saint

Rosaire, frère Bruno reçut l'allégeance de nouveaux phalangistes, selon la formule solennelle qui achève le *MANIFESTE DE LA COMMUNION PHALANGISTE* :

« Je promets sur les saints Livres de l'Église et sur la sainte Croix du Christ, mon Seigneur et mon Roi, fidélité à la doctrine, aux sentiments et aux pratiques de la Communion Phalangiste, catholique, royale, communautaire, de contre-réforme et de contre-révolution française, dans laquelle je suis reçu à ma libre demande, et ce pour autant de temps que j'en demeurerai membre, résolu d'y persévérer toujours si Dieu notre Père du Ciel m'en donne la grâce et vous-même, notre Frère, m'y autorisez, avec votre bénédiction. »

RETRAITE DE COMMUNAUTÉ

Du 10 au 17 octobre, nos maisons Saint-Joseph et Sainte-Marie ont fermé portes et fenêtres pour refaire leurs forces en écoutant frère Bruno leur raconter la merveilleuse histoire d'amour de notre Père, l'abbé de Nantes, pour la Sainte Vierge.

Georges de Nantes la connaît et l'aime depuis l'âge le plus tendre, car il est enfant de l'Église : par ses parents, par ses maîtres, la meilleure dévotion mariale a transfusé dans son âme. Dès le séminaire ses premiers écrits sur la Sainte Vierge révèlent une intelligence si précoce des mystères, qu'on pressent une vocation exceptionnelle. Jeune prêtre, rejeté de droite, de gauche, il saisit toutes les occasions de célébrer les grandeurs de Notre-Dame et de recommander son culte. Déjà, elle est pour lui la clef des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, le fil d'or de toute la Révélation biblique !

Mais notre Père a soif de l'aimer davantage. Devenu curé de Villemaur, il s'attache au sanctuaire voisin de Notre-Dame de la Sainte Espérance. Lors de sa retraite sacerdotale de 1959, Notre-Seigneur lui fait comprendre que c'est à Nazareth qu'il trouvera sa Mère. Il en fait donc le rendez-vous de nombreuses méditations, publiées dans ses *LETTRES À MES AMIS*, d'une piété pénétrante et d'une admirable délicatesse psychologique.

Au même moment, l'abbé de Nantes engage le fer contre le progressisme : le voilà pris dans une lutte à mort. Le mal s'étend à la faveur du concile Vatican II. Bientôt il lance ce cri d'alarme : « *L'hérésie est au Concile !* » Or, ce combat pour la vérité et la Sainte Église est le combat de la Sainte Vierge elle-même, méprisée par les "minimalistes" de tout poil, progressistes, modernistes et œcuménistes ; c'est le combat de Notre-Dame de Fatima, la Madone politique, la Vierge de l'anticommunisme. L'opposition entre Vatican II et Fatima est totale ! C'est ainsi que notre nouveau saint Georges devint le chevalier servant de Notre-Dame, "Reine des batailles en Chrétienté perdue".

En 1981, l'étude approfondie qu'il accomplit enfin sur Fatima constitua un tournant dans sa vie : cette Vierge qu'il voulait connaître et aimer, qu'il défendait sur tous les fronts, voilà qu'elle avait révélé, en 1917, la volonté de Dieu pour les derniers temps, d'accorder toutes ses grâces par son Cœur Immaculé !

Face à la forfaiture romaine, c'est dorénavant par la défense et illustration de Fatima que notre Père poursuivra son combat pour l'Église. Sa résolution d'y conduire la Phalange en pèlerinage le 13 octobre 1996 marquera l'ouverture d'une véritable Croisade, eucharistique et mariale, pour le salut de l'Église et du monde.

Dans ces années 1990, notre Père touche enfin la récompense de tant d'années passées à chercher l'amour de Marie et à combattre pour son honneur. Désormais, sa dévotion est jaillissante, jubilante... encombrante ! attisant non seulement la ferveur de nos cœurs mais la fureur de l'enfer, mais qu'importe ! La Vierge Marie est la Colombe du Saint-Esprit, et son âme fut créée dès l'origine des temps. C'est évident ! Et comment la saluer autrement que par un ardent « *Je vous aime, ô Marie* » ? Au Calvaire, à la Messe et jusque dans la communion, elle est inséparable de son Fils, ne faisant avec lui qu'une seule Hostie, un seul Cœur, eucharistique.

Ce Cœur à cœur amoureux se fait colloque de compassion. Notre-Dame des Douleurs était la grande dévotion de notre Père et le message de Fatima ne fit qu'accroître son souci de consoler le Cœur de sa Mère. Et la Vierge Marie, en retour, lui apprit à goûter les croix de plus en plus pesantes qui s'abattirent sur lui et qui culminèrent dans son exil à Hauterive. C'est le chapelet qui le sauva alors du désespoir et, de l'abîme de sa déréliction, sortit l'œuvre polémique la plus salutaire du siècle : *VATICAN II*, *AUTODAFÉ*. Quelle victoire de l'Immaculée !

Au Canada, le 20 août 1997, le regard "vivant" de la statue de Notre-Dame de Fatima achève la conquête de son cœur et il lui promet de persévérer toujours dans sa dévotion "exagérée". Le Père "déménage", dans le Cœur de Marie ! Découvrant alors les intuitions de saint Maximilien-Marie Kolbe, leur concordance avec sa propre doctrine de la circumincessante charité divine, trinitaire et mariale, l'enthousiasme. Le 8 décembre, il consacre la Phalange à l'Immaculée Conception et lui "passe la main" le 1^{er} janvier 1998.

Désormais, notre Père vivra tout absorbé dans la nuée de gloire du mystère de l'Immaculée Conception, sur lequel il recevra des lumières ineffables, mais qu'il ne nous communiquera que par bribes. Les

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : *achat 7.50 €.* – CD : *achat 5 €.*

Ajouter le prix du port.

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

SEPTEMBRE 2021

- S 169. SAINT JOSEPH DANS L'HISTOIRE DE FRANCE.
1 DVD – 1 CD.

- PI 2.20. LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH
AU CANADA.
1 DVD – 1 CD.

OCTOBRE 2021

- ACT. KABOUL, 15 AOÛT 2021 : LE RÉVEIL DE
L'ISLAM, BÂTON DE LA COLÈRE DE DIEU.
1 DVD – 1 CD.

- A 145. MYSTÈRE DE FOI.
1 DVD – 1 CD.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2021

GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE

OCTOBRE 2021

SAINTE MARIE AU PAYS DES HURONS

- HE 30. ORATORIO DE FRÈRE HENRY DE LA CROIX.
POUR SOLISTES, CHŒUR ET ORCHESTRE.
1 DVD (14 €) – 1 CD (9 €).

- B 81. PRÉSENTATION DE L'ORATORIO.
1 DVD – 1 CD.

dernières lui viendront de la révélation de la troisième partie du Secret de Notre-Dame, le 26 juin 2000. Après quoi, il s'enfoncera dans les ténèbres d'une nuit des sens et de l'esprit, la nuit d'une espérance humiliée, mais invincible, dans le triomphe prochain du Cœur Immaculé de Marie.

Sa vie hors du commun trace un sillon de lumière vers le Ciel, vers l'Immaculée. Arrivé au but, il nous fait signe de l'y rejoindre, par le même chemin d'une dévotion "exagérée" à la Vierge Marie ! Ces conférences, méditées tout au long des retraites mensuelles du premier samedi dans nos ermitages, seront le démarreur pour nous mettre en route !

(père Guy de la Miséricorde.)

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.